

Souvenir de 1re communion

[illegible]

[illegible]

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS.

5e SÉRIE IN-12



L'ÉCOLIER VERTUEUX

OU

VIE ÉDIFIANTE

D'UN ÉCOLIER DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR M. L'ABBÉ PROYART

AUGMENTÉ DE PLUSIEURS TRAITS INTÉRESSANTS

NOUVELLE ÉDITION

Cum esset junior, nihil tamen puerile gessit. TOB., I.



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1866



PRÉFACE

Il y avait longtemps que plusieurs supérieurs de séminaires, principaux de colléges, et autres personnes respectables, informés de la conduite édifiante que Décalogne avait menée au collége, me pressaient de la rendre publique, et j'étais pleinement convaincu moi-même que rien ne serait plus propre à inspirer aux jeunes gens le goût et l'amour de la vertu, que l'exemple d'un jeune homme qui venait de se sanctifier au milieu d'eux d'une manière si éclatante. Plusieurs considérations, cependant, me retenaient encore, lorsque je reçus la

lettre suivante de Mgr l'évêque d'Amiens. Une autorité si respectable fixa mon irrésolution ; j'avais déjà les mémoires, je les rédigeai. Dieu veuille bénir un travail que j'ai entrepris pour sa plus grande gloire et pour l'utilité des jeunes gens ! Mais, quel que soit le succès de cette histoire, au moins n'ai-je point à craindre qu'on en suspecte la vérité, ni qu'on la prenne pour un de ces pieux romans où l'auteur attribue à un héros imaginaire des vertus qu'aucun sujet n'a jamais réunies : à moins qu'on n'ignore que je parle devant plus de cent personnes qui ont eu, plusieurs années, sous les yeux le jeune homme dont je leur retrace les actions.

Pour suivre l'ordre qui m'a paru le plus naturel, je diviserai la vie de Décalogne en trois parties, dont la première renfermera le temps qui a précédé sa première communion ; la seconde, celui qui l'a suivie, jusqu'à sa maladie ; la troisième comprendra le temps de sa maladie jusqu'à sa mort.

Dans la première partie, on verra quelles furent ses inclinations pendant son enfance; comment son caractère vif et impétueux s'adoucit peu à peu; l'impression que fit sur lui la perspective de sa première communion, et la ferveur avec laquelle il s'y prépara. Dans la seconde, qui est, à proprement parler, le corps de sa vie, on verra le règlement qu'il se fit lui-même après sa première communion, et la fidélité avec laquelle il observa jusqu'à sa mort, dans l'intérieur du collége comme au dehors, tout ce qu'il s'était prescrit relativement à ses devoirs de chrétien et d'écolier. Dans la troisième, nous le verrons pendant sa maladie, au lit de la mort, et jusqu'au dernier soupir, toujours semblable à lui-même, content de son état, et ne pensant qu'à Dieu, ne parlant que de Dieu, ne soupirant qu'après l'heureux instant où, dégagé des liens de son corps, il pourra se réunir à lui de la manière la plus parfaite. Je finis par une conclusion dans laquelle,

après avoir rappelé en peu de mots la manière dont Décalogne sanctifiait ses actions les plus communes, j'oppose à sa mort, si précieuse pour lui et si consolante pour nous, celle d'un jeune homme qui aurait abandonné au hasard l'affaire de son salut, et vécu au gré de ses passions jusqu'à ce moment décisif.

LETTRE

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'AMIENS

A L'AUTEUR

A Montdidier, ce 4 mai 1771.

Personne, Monsieur, ne peut m'instruire mieux que vous sur le récit qu'on m'a fait de la vie qu'a menée, au collége de Louis-le-Grand, un jeune homme, mon diocésain, nommé *Décalogne*. On en raconte des choses très-édifiantes et assez remarquables pour servir de leçon aux jeunes gens de son état. Je vous prie de me dire ce que vous en savez, tant pour ma consolation que pour l'utilité de ceux à qui je le communiquerai. J'attends cette attention de votre zèle, et suis parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L. F. G., ÉVÊQUE D'AMIENS.

L'ÉCOLIER VERTUEUX

PREMIÈRE PARTIE

Jean-Louis-Marie-Geneviève Décalogne de la Perrie naquit le 2 juillet 1752 au château de Boulan, sur la rivière d'Ancre, près de la ville du même nom, connue plus communément sous celui d'Albert, au diocèse d'Amiens en Picardie. Comme il était né le jour de la Visitation de la sainte Vierge, on lui donna le nom de Marie en son baptême : ce qui fut comme un heureux présage de la singulière dévotion qu'il devait avoir un jour pour cette Reine des anges, et de la protection spéciale dont elle devait le favoriser.

Ses premières années cependant s'annoncèrent par une vivacité que rien ne pouvait contenir, et qui allait jusqu'à faire appréhender à

ses parents qu'elle ne fût un obstacle à son éducation. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre à lire, on le confia à un maître qui ne négligea rien pour assurer le succès de ses leçons ; mais, comme il ne lui fut pas possible de réformer d'abord ce caractère vif et impétueux de son élève, ses premiers soins furent assez infructueux. Ce n'est pas que l'enfant ne laissât dès lors apercevoir certains sentiments d'émulation ; mais c'était une émulation mal réglée ; et, suivant le préjugé assez ordinaire à cet âge, il aimait à se persuader que la vraie gloire consistait moins à savoir mieux lire et écrire que ses camarades, qu'à les surpasser dans leurs jeux et leurs exercices corporels. Rien ne lui paraissait plus flatteur que de pouvoir les obliger à le reconnaître pour leur maître en adresse et en agilité.

Sa légèreté le précipita un jour dans un danger où il devait, ce semble, perdre la vie : en traversant un jardin à la course, il se jeta dans un puits qui se rencontra sur son passage. Heureusement il n'y avait point d'eau. Cette chute l'étonna beaucoup, sans cependant le déconcerter, surtout quand il sentit qu'il n'était pas blessé ; mais au moment qu'il s'applaudissait d'avoir échappé au danger, ce fut alors qu'il le vit de

plus près : la maçonnerie, peu solide et ébranlée par sa chute, s'écroula en partie, et l'aurait infailliblement écrasé, si la Providence ne lui eût encore ménagé une ressource. Dès qu'il vit tomber à ses pieds la première pierre, il chercha s'il ne trouverait pas quelque issue ; il en aperçut une à ses côtés : c'était une petite cellule (1) pratiquée dans le roc. Il s'y jeta, et s'y trouva en sûreté. Sa longue absence ayant donné quelque inquiétude, on alla le chercher ; mais on fut également surpris et alarmé quand on l'entendit appeler du fond du puits ; on se mit aussitôt en devoir de le retirer. Personne ne doutait qu'il ne fût blessé à mort ; mais Dieu, qui avait des vues de miséricorde sur lui, ne permit pas qu'il pérît en cette occasion. Les anges qu'il avait commis à sa garde détournèrent le danger, ou, comme il le disait depuis lui-même, la sainte Vierge ne voulut pas qu'il mourût dans un temps où il n'avait pas encore commencé à aimer Dieu ; et, au grand étonnement des spectateurs, on le vit reparaître plein de vie et de santé, protestant qu'il ne s'était

(1) Il n'est pas rare de trouver ces sortes de cellules au fonds des puits, dans les provinces de Picardie et d'Artois. C'est là que les paysans obligés par les malheurs de la guerre de déserter leurs campagnes, retiraient ce qu'ils avaient de plus précieux.

fait aucun mal. Pour preuve de ce qu'il avançait, il courut aussitôt à la maison se jeter au cou de sa mère, que la nouvelle de cet accident avait frappée d'un saisissement mortel.

De tels commencements ont coutume d'alarmer des parents, et il arrive quelquefois, en effet, qu'ils conduisent à de grands excès : mais il me semble qu'on a plus sujet d'espérer que de craindre, lorsqu'au milieu de tout cela on remarque dans l'enfant, comme dans Décalogne, un caractère vrai, sans aucune inclination basse. C'est même par ces traits de la vivacité que s'annonce pour l'ordinaire une âme vraiment grande, et capable de s'élever à l'héroïsme de la vertu lorsqu'une fois elle en connaîtra le prix.

Un jour que le petit Décalogne était malade, sa mère profita de la circonstance pour lui témoigner son mécontentement. Après lui en avoir rappelé les différents sujets, elle lui ajouta que sa maladie était sans doute une punition de Dieu, et un avertissement de se comporter plus sagement à l'avenir. « Je vois bien, ma chère mère, reprit-il alors, que mon étourderie vous a indisposée contre moi ; mais je ne serai pas toujours enfant, et soyez sûre qu'un jour viendra où je vous donnerai autant

de satisfaction que je vous ai donné jusqu'ici de mécontentement. Remarquez, ajouta-t-il, ce que je vous promets aujourd'hui, jour de saint Maurice. » Sa mère, d'autant plus surprise des paroles qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'y attendait moins, n'en perdit jamais le souvenir, et elle eut la consolation de les voir vérifiées d'une manière bien éclatante.

Dès ce temps-là même on commença à apercevoir en lui quelque changement. Son extérieur était plus composé, il paraissait plus maître de son imagination, et il apportait à l'étude beaucoup moins de répugnance qu'auparavant. Ce fut sur ces entrefaites que ses parents l'envoyèrent à Paris pour y faire ses études. Cette époque fit encore sur lui une impression fort avantageuse; en sorte qu'à son arrivée au collége, on ne remarqua pas en lui plus de légèreté que dans la plupart des enfants de son âge. Cette dissipation excessive, à laquelle il s'était livré pendant ses premières années, se changea alors en un caractère de gaieté qu'on voit toujours avec plaisir dans un enfant. Il conservait encore, à la vérité, beaucoup d'inclination pour les jeux et les amusements de l'enfance; mais il ne s'en occupait plus que pendant

les récréations. Dans les moments qu'il n'employait pas au jeu, son plus grand plaisir était d'amuser les autres par le récit de quelques traits qu'il croyait propres à les intéresser. Son humeur enjouée charmait tout le monde, et lui faisait autant d'amis qu'il avait de camarades.

Pour ce qui est de ses devoirs de piété, il les remplissait comme un enfant de son âge, sans se faire remarquer, ni par sa ferveur, ni par sa négligence ; mais il était plein d'émulation, et se livrait à l'étude avec une ardeur incroyable ; il le faisait même avec succès, et, quoique à son arrivée au collége il se trouvât un des plus faibles de sa classe, il remporta deux prix à la fin de cette première année.

Ce n'est pas qu'il ne lui échappât encore bien des fautes ; mais c'était de celles où la vivacité a beaucoup plus de part que la volonté, et qui se pardonnent aisément à son âge : jamais on n'eut à lui reprocher aucun défaut essentiel, ni de l'esprit, ni du cœur, et sa docilité à recevoir les avis qu'on lui donnait, jointe à son grand amour pour le travail, ne laissait dès lors aucun lieu de douter que la religion, venant à perfectionner ses heureuses dispositions, n'en fît un enfant accompli. On ne se trompait pas.

Dès le commencement de l'année suivante, et

longtemps avant que l'on commençât les instructions pour la première communion, il témoigna le désir qu'il aurait d'y être admis, désir soutenu, et qui se manifesta plus encore dans sa conduite que dans ses discours. Cependant ni ce désir de s'unir à Jésus-Christ, ni tant de bonnes œuvres par lesquelles il tâchait de se rendre digne de cette faveur, n'avaient encore pu lui persuader qu'il méritât d'y prétendre. Quand on lui annonça qu'il était reçu pour le catéchisme, il en parut aussi surpris que s'il n'eût eu aucune raison de s'y attendre ; et le premier mouvement de son cœur le porta à s'écrier en présence de plusieurs de ses camarades : « O mon Dieu ! il ne tient donc plus qu'à nous de faire une bonne première communion ! » C'est en ce moment qu'il sentit toute la grandeur de l'action à laquelle on l'appelait, et qu'il comprit mieux que jamais la nécessité d'y travailler comme à celle de toute sa vie qui devait influer le plus efficacement sur son sort éternel. C'est alors qu'on vit disparaître jusqu'aux moindres faiblesses de l'âge, auxquelles succédèrent les vertus les plus solides, dont il semblait avoir acquis la perfection avant même d'en avoir exercé les actes. Devenu homme parfait en cessant d'être

enfant, les objets se présentaient à lui sous des couleurs toutes différentes ; et il ne comprenait pas comment un chrétien éclairé sur les grandes vérités que nous offre la religion pouvait s'occuper si sérieusement de frivolités, et abandonner au hasard le seul nécessaire, l'affaire de son éternité.

Toujours guidé par ces grands sentiments de foi, il continua jusqu'au temps de sa première communion à donner au collége le spectacle édifiant de la vertu la plus avancée, sans que le plus léger nuage en obscurcît jamais l'éclat, ou en fît le moins du monde suspecter la sincérité. Comme un autre Saul, à peine le Seigneur lui a-t-il fait connaître sa volonté, qu'il l'exécute en disciple parfait. Les sacrifices les plus pénibles à la nature ne lui coûtent rien dès qu'il croit que c'est Dieu qui les exige. Ceux de ses camarades qui peuvent le porter à la dissipation ne lui paraissent plus mériter sa confiance. S'il les voit encore, ce n'est que pour les avertir avec bonté qu'il ne peut plus penser comme eux, et pour les engager à se donner une bonne fois à Dieu, en leur racontant les douceurs qu'il goûte lui-même à son service.

Son ardeur pour le bien ne le faisait point agir au hasard ; et, quoiqu'il eût envie d'avancer

à grands pas dans les voies de la perfection, il ne voulait pas cependant le faire aveuglément, et au risque de s'égarer. C'est ce qui lui fit concevoir le dessein de faire connaissance avec un écolier du collége qui lui paraissait solidement vertueux. Il lui fit part de la résolution qu'il avait prise de se donner à Dieu sans réserve, et de s'occuper de sa première communion comme d'une affaire qui tenait essentiellement à son salut. Le jeune homme, ravi des saintes dispositions de Décalogne, en bénit Dieu avec lui : il l'exhorta à les soutenir, et se sentit lui-même animé d'un nouveau zèle pour sa propre sanctification. Depuis ce moment ils vécurent ensemble en amis vraiment chrétiens, ne songeant qu'à s'édifier et à s'affermir mutuellement dans le bien ; et l'on peut regarder la persévérance de l'un et de l'autre comme le fruit de cette sainte union.

Lorsque les instructions pour la première communion furent commencées, Décalogne y assista avec la plus grande exactitude, sans qu'aucune raison le portât jamais à s'en dispenser. Il ne connaissait point d'affaire plus importante que celle de s'instruire de sa religion. La manière dont il assistait à ces exercices n'était pas moins édifiante que son assiduité : c'était peu pour lui de n'y jamais paraître

sans être prêt à répondre sur le sujet qu'on lui avait indiqué, il se faisait encore remarquer par sa modestie et la sainte avidité avec laquelle il écoutait tout ce qui s'y disait. S'il arrivait qu'il lui restât encore quelque difficulté, il demandait au préfet chargé de l'instruction la permission de la proposer; mais, comme il avait le jugement solide, il saisissait le vrai des choses avec beaucoup de justesse, et les réflexions qu'il faisait n'avaient jamais rien de frivole, ni qui se ressentît de son âge.

Nous avons encore de temps en temps la consolation de voir des âmes dociles à la grâce, des enfants bien nés qui sentent l'importance d'une première communion, et qui en font une affaire capitale; mais qu'il est rare d'en trouver qui embrassent avec autant de courage que Décalogne tous les moyens qui peuvent en assurer le succès! Lectures de piété, conversations édifiantes, bons exemples, instructions publiques et particulières, sages avis d'un directeur, tout était reçu avec joie et action de grâces, tout fructifiait et produisait au centuple dans un cœur si bien préparé.

Chaque jour, en l'approchant du terme désiré, semblait lui donner encore un nouveau degré d'ardeur. La pensée de sa première com-

munion entrait dans toutes ses actions. S'il offrait son cœur à Dieu à son lever et dans le courant de la journée, c'était en se rappelant que dans peu ce cœur devait lui servir de sanctuaire. S'il lui demandait dans ses prières le pain de chaque jour, c'était en soupirant après le pain délicieux des anges; s'il s'appliquait au travail, c'était pour se rendre plus agréable à Celui dont il est dit qu'il fut dans les travaux dès sa jeunesse; s'il assistait au saint sacrifice, c'était en se rapprochant par les désirs les plus ardents de cet heureux jour où il aurait le bonheur de recevoir dans son cœur la victime sacrée qu'il adorait sur l'autel. S'il allait à confesse, c'était dans le dessein de se purifier de plus en plus des moindres taches, et de préparer par avance au Roi de gloire une demeure qui pût lui être agréable. Son cœur, en un mot, était tellement pénétré de ce grand objet, que tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait, semblait s'y rapporter comme naturellement.

Ainsi vit-on cet enfant de bénédiction prendre tout à coup l'essor au-dessus de tous ceux de son âge, les devancer dans le chemin de la vertu, et les y entraîner par la force de ses exemples. Chacun alors se demandait : Est-ce donc là Décalogne? On rapprochait sa conduite passée de

sa conduite actuelle ; on exagérait sa légèreté, pour relever davantage sa modestie ; et ce fut cette comparaison qui rendit si sensible en sa personne les défauts les plus légers, que moins de vertu couvre tous les jours dans les autres, et qu'on n'aurait jamais pensé à lui reprocher, s'il ne s'en fût jamais corrigé, ou s'il ne fût parvenu que par degrés à une si éminente perfection.

Quoiqu'il ne soit que trop ordinaire à la vertu, surtout à celle qui commence seulement à se montrer, de se voir exposée aux traits de la censure, la sienne cependant y parut toujours supérieure, et elle avait autant d'admirateurs que de témoins et de juges. On ne saurait imaginer en quelle vénération il était, dès ce temps-là, auprès de tous ceux qui le connaissaient, et surtout de ses camarades. L'idée qu'ils avaient conçue de lui allait jusqu'au point qu'un d'entre eux avait entrepris de tenir un journal de ses actions. Un jour qu'il y travaillait pendant une récréation, son maître lui demanda de quoi il s'occupait. Il avait d'abord quelque répugnance à s'expliquer sur un travail si singulier : cependant, comme le maître insistait, il lui répondit indirectement : « C'est, Monsieur, que si on ne nous eût pas laissé de mémoires,

nous n'aurions pas aujourd'hui la Vie des saints. » Il n'eut pas besoin d'en dire davantage, ni de désigner autrement son héros : personne ne s'y trompa, excepté Décalogne, qui était bien éloigné de soupçonner qu'il pût être question de lui.

On peut juger par cette estime générale dont il jouissait auprès de ses condisciples, de l'ascendant qu'il devait avoir sur leur esprit pour les porter à la vertu. Je me contenterai d'en citer ici un trait qui eut lieu avant sa première communion.

Un homme du monde avait un fils pour l'éducation duquel il ne négligeait ni soins, ni dépenses ; il voulait, disait-il, à quelque prix que ce fût, en faire un honnête homme ; et pour cela il ne cessait de lui recommander la noblesse des sentiments, la probité, l'honneur, la bienfaisance, etc. L'enfant, cependant, malgré toutes ces belles leçons, ne lui donnait que des sujets de mécontentement. Il vint au collége : il eut le bonheur de faire connaissance avec Décalogne, qui lui parla un langage beaucoup plus simple et plus à sa portée. Il devint vertueux, et dès ce moment-là ses parents furent surpris de trouver en lui toutes les bonnes qualités qu'ils pouvaient désirer.

Lorsqu'il n'y eut plus que deux à trois mois jusqu'au terme de la première communion, Décalogne parut redoubler encore de vigilance, et veiller avec plus de soin que jamais sur toutes ses démarches ; non pas tant sans doute par la crainte d'encourir la disgrâce de Dieu, que par le désir qu'il avait de se perfectionner dans son amour, et de se rendre de plus en plus agréable à ses yeux. Quelle ferveur alors dans ses exercices de piété! quelle exactitude à remplir ses devoirs d'écolier! quelle profonde soumission aux volontés de ses maîtres! quelle attention à éviter tout ce qui pouvait faire peine à ses condisciples! quel empressement à saisir les occasions de les obliger! quelle fidélité à tous les points de la règle! quelle horreur des moindres fautes! et au milieu de tout cela quel contentement, quelle joie, quelle paix inaltérable!

Mais les plus heureuses dispositions dans le cœur d'un jeune homme ne sont que de tendres fleurs qu'un souffle peut abattre : Décalogne en était bien convaincu, et n'ignorait pas que, pour se soutenir dans le sentier glissant de la vertu, et persévérer constamment dans le bien, il avait besoin du plus puissant secours ; il ne l'attendait que du Ciel, il le sollicitait par les vœux les plus ardents. La prière était de tous

ses exercices celui qu'il paraissait remplir avec le plus d'attrait. Outre celles qu'il faisait en commun, il en faisait encore de particulières pendant un quart d'heure qu'il se ménageait tous les jours sur le temps du lever. Il aurait bien voulu pouvoir en faire autant le soir ; mais la règle, qui n'accordait qu'un quart d heure pour le coucher, l'empêchait de satisfaire sa dévotion en ce point : il essayait cependant de dérober encore sur ce court espace quelques instants pour Dieu. Son maître, ayant un jour oublié de faire sa visite, reconnut qu'il avait lui-même oublié de se coucher, et continué ses prières jusque fort avant dans la nuit : il lui en fit quelques réprimandes, qui furent reçues avec la plus parfaite docilité.

La vie tout innocente qu'il menait depuis si longtemps était sans doute la meilleure préparation qu'il pût apporter à sa confession générale : le temps cependant était venu de s'y disposer d'une manière plus prochaine; et comme il était bien convaincu de l'importance de cette action, et de l'influence qu'elle a nécessairement sur la première communion, il employa, pour la rendre parfaite , tous les moyens que peut suggérer la prudence chrétienne. Il n'épargna ni temps ni soin dans la

recherche de ses fautes; mais il s'appliqua par-dessus tout à en concevoir le repentir le plus sincère ; et l'on peut dire de lui avec vérité qu'il repassa les années de sa vie dans l'amertume de son cœur. Quoiqu'il ne cherchât que Dieu pour témoin de sa douleur, il ne put s'empêcher de laisser souvent apercevoir à ses maîtres et à ses condisciples les sentiments de componction dont il était aussi vivement pénétré qu'aurait pu l'être le plus grand pécheur. Il se regardait, en effet, comme tel ; et, suivant la doctrine que saint Augustin établit au livre de ses Confessions, il ne croyait pas qu'aux yeux de Celui qui juge les justices mêmes, la faiblesse de l'âge pût justifier cette dissipation qui l'avait entretenu dans l'oubli de Dieu pendant les premières années de sa vie. Sa foi, d'ailleurs, lui découvrait en Dieu un maître si grand, un père si tendre, si digne de posséder seul le cœur de l'homme, que ce qui lui avait déplu, quelle qu'eût été l'offense, lui paraissait un mal digne d'être pleuré avec les larmes les plus abondantes et les plus amères. Mais rien ne le touchait plus sensiblement que cette bonté pleine de tendresse avec laquelle le bon Pasteur, après lui avoir pardonné toutes les infidélités dont il se reconnaissait coupable, lui promet-

tait encore de se donner à lui, avec l'abondance de ses grâces, dans le sacrement de son amour. Uniquement occupé de cette insigne faveur, il la saluait de loin, si je puis ainsi parler, dans les transports de la plus vive allégresse. Il comptait combien il y avait encore de semaines et de jours jusqu'à l'heureux instant où le Roi de gloire devait venir prendre possession de son cœur ; il le rappelait souvent à ses camarades, et leur en parlait selon les différents sentiments de respect ou d'amour dont il était animé.

Quand il considérait le bonheur et la gloire de l'âme fidèle qui s'unit à son Dieu par la communion, qui ne vit plus que pour lui et par lui, qui jouit de ses communications les plus intimes et goûte en sa compagnie toute la douceur de ses chastes délices, que le monde ne connaît point, et qui sont un avant-goût et le gage le plus assuré de celles qui lui sont réservées dans le ciel, c'est alors que le temps lui paraissait ennuyeux, et qu'il eût voulu pouvoir franchir en un instant l'espace qui le séparait de sa première communion. « Quoi ! attendre encore tant de jours ! disait-il : mon Dieu, que ce terme est éloigné ! il me semble que je n'y arriverai jamais. » Mais quand, d'un autre côté, il venait à réfléchir sur le malheur de celui qu'une aveugle

et criminelle présomption conduit à la table sainte sans les dispositions requises, et qui trouve la mort la plus funeste au sein même de la vie, il ne pouvait s'empêcher de trembler pour lui-même. « Pensons-nous bien, disait-il alors à ceux qui devaient faire leur première communion avec lui, que nous n'avons plus que tant de jours pour nous préparer à cette grande action ? Tâchons donc de nous en occuper plus sérieusement que jamais ; demandons surtout à Dieu qu'il daigne suppléer à ce qui nous manque. » Mais, comme il aimait à en venir à la pratique, il leur proposait souvent de déterminer quelques bonnes œuvres qu'ils feraient les uns pour les autres. Ses camarades lui demandaient ordinairement qu'il prescrivît lui-même ce qu'il jugerait à propos. Alors il les engageait à se ménager un quart d'heure sur le temps du lever, pour réciter quelques prières, faire une lecture de piété, ou quelques réflexions sur l'importance de l'action à laquelle ils se préparaient. D'autres fois il leur proposait de donner aux pauvres une partie de l'argent dont ils pouvaient disposer ; de se priver quelquefois de leur dessert, en sorte que personne ne s'en aperçût; d'élever leur cœur à Dieu à certaines heures du jour, comme au commencement et

à la fin des récréations, lorsqu'ils sortaient du collége ; et ainsi du reste.

La retraite qui précéda la première communion ne pouvait rien ajouter à sa ferveur, qui plus d'une fois déjà avait eu besoin d'être modérée par la prudence de ses maîtres. Mais on ne saurait croire combien elle fut avantageuse à tous ceux qui eurent le bonheur d'en partager les exercices avec lui. C'est là que, témoins de toutes ses actions, ils virent en somme, si je puis ainsi parler, ce qu'ils n'avaient vu jusqu'alors qu'en détail. Tous les yeux étaient ouverts sur lui ; lui-même ne voyait que Dieu, et ne trouvait plus de goût qu'à s'entretenir avec lui ; mais tout son extérieur, mieux que les discours les plus pathétiques, aurait été capable de toucher les cœurs les plus indifférents, et de les pénétrer de la grandeur de l'action qu'ils allaient faire. Pendant les recréations qui se prenaient en commun, et tandis que ses camarades s'entretenaient ensemble de la ferveur de sa piété, seul et retiré dans un coin de la salle, lui-même gémissait devant Dieu de sa froideur et de ses misères, et lui protestait, avec toute l'humilité du centenier, qu'il était le plus indigne de tous de la faveur inestimable dont il voulait l'honorer.

Toujours plein de la pensée de sa première communion, il disait la veille à une personne de sa connaissance : « Priez pour moi, je vous en conjure ; c'est pour demain !... » et le jour même, à son réveil, il salua son maître par ces paroles : « Ah ! Monsieur, c'est donc aujourd'hui !...» Mais qui pourrait peindre au naturel les saints transports auxquels il se livra pendant le sacrifice adorable où les cieux devaient s'ouvrir en sa faveur? Que ne pouvait-on voir ce qui se passait dans cette belle âme au moment qu'elle reçut le pain de vie, après lequel elle soupirait depuis si longtemps ! mais le feu qui paraissait sur son visage, les larmes que nous lui vîmes répandre en abondance, tout nous annonçait d'une manière bien touchante ce qu'il éprouvait intérieurement, et les sentiments d'amour dont son cœur était pénétré.

Ce jour, le plus précieux de sa vie, fut pour lui un jour de joie, mais d'une joie tout intérieure et toute sainte. Uniquement occupé du divin hôte qu'il venait de recevoir, il l'adorait dans son cœur comme dans le sanctuaire où l'avait conduit l'amour, et où l'amour devait le retenir. Pas une parole, pas une pensée, pas un mouvement qui ne fût pour Dieu ; en sorte qu'on pouvait bien lui appliquer alors ce que

saint Paul disait de lui-même : qu'il ne vivait plus, que c'était Jésus-Christ qui vivait en lui. Il n'est pas besoin de dire avec quelle ferveur de dévotion il assista aux offices et à tous les exercices de la journée. Il ne perdit pas un seul instant de vue la grande action qu'il avait faite le matin, pas même dans les moments qui lui étaient accordés pour se récréer et prendre quelque relâche avec ceux qui étaient en retraite avec lui. Il ne connaissait point de délassement plus doux que de s'occuper de son Dieu : il le portait sur ses lèvres, comme il l'avait dans son cœur, et toute sa conversation était dans le ciel. Il ne se lassait point de rappeler à ses camarades la charité immense du Sauveur à leur égard, et l'obligation où ils étaient de lui en témoigner leur reconnaissance par un amour réciproque et une fidélité inviolable à son service. Mais ce qui donnait le plus de force à ses paroles, c'était le ton aisé et affectueux avec lequel il les prononçait, joint à cet air de sérénité qui peint si bien sur le visage les charmes de la vertu, et la joie qu'elle porte dans le cœur. On ne trouvait nulle part plus d'agrément que dans sa compagnie : plusieurs se rassemblaient autour de lui pour l'entendre, et se sentaient eux-mêmes tout pénétrés des

sentiments de piété qu'il leur exprimait. Son cœur, en effet, était comme une fournaise ardente, d'où il ne sortait que des paroles de feu. Se trouvant l'après-midi avec quelques-uns de ses meilleurs amis, il leur demandait quels avaient été leurs sentiments, et ce qu'ils avaient éprouvé à cet heureux instant où Jésus-Christ était descendu dans leur cœur. « Pour moi, leur dit-il, je n'ai jamais passé de moment plus doux. Ma joie était si grande, que je ne pouvais plus dire un seul mot; et il ne m'a pas même été possible de réciter les actes que j'avais appris, tant je versais de larmes; mais je vous avoue que c'étaient des larmes bien douces, et telles que je voudrais en verser toute ma vie. Il me semblait, leur ajouta-t-il, entendre alors au fond de mon cœur la voix de Dieu qui me disait : Eh bien ! mon fils, voilà que j'ai rempli tous vos désirs, en me donnant à vous : voulez-vous me promettre maintenant que vous m'aimerez toujours, et que vous ne consentirez jamais au péché? et je lui répondais : Oui, Seigneur, je vous aime, et je vous aimerai toujours, sans mesure et sans partage. »

C'est ainsi que Décalogne sanctifia cette grande solennité. Chaque moment d'un si beau jour lui valut un trésor; et l'abondance

des grâces qu'il y reçut répondit pleinement à la ferveur avec laquelle il s'y était préparé.

La plupart de ceux qui avaient fait leur première communion avec lui n'avaient point encore reçu la confirmation, et commencèrent dès lors à assister aux instructions qui devaient les y disposer. Lui-même avait été confirmé avant de venir au collége; et il en était inconsolable. « Que vous êtes heureux, disait-il un jour à deux ou trois de ses camarades, puisque vous allez recevoir dans peu un sacrement qui vous donnera tant de facilité pour persévérer dans le bien, et soutenir les bonnes résolutions que vous avez prises dans votre première communion! Que je voudrais bien être en votre place, ajouta-t-il, ou que ce sacrement pût se réitérer! car je savais à peine ce que je faisais lorsque je le reçus. Puisque le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un même Dieu, disait-il en une autre occasion à un de ses condisciples, il me semble qu'on ne doit pas se préparer avec moins de soin à recevoir la confirmation qu'à faire sa première communion. » Pour réparer en la manière qu'il le pouvait une faute qui était bien moins l'effet de sa mauvaise volonté que de la faiblesse de l'âge, il s'instruisit avec un soin tout particulier de tout ce qui regarde

ce sacrement ; il en paraissait plus occupé que ceux mêmes qui se disposaient à le recevoir. Le jour de la confirmation, il communia pour demander à Dieu de lui communiquer, comme à ses camarades, le don précieux de son Saint-Esprit ; et la ferveur de ses désirs lui mérita sans doute d'en recevoir toute la plénitude.

DEUXIÈME PARTIE

Comme il servirait peu d'avoir commencé à élever l'édifice du salut sur les fondements même les plus solides, si on négligeait de le porter à sa perfection, Décalogne, plus prudent en cela que la plupart des jeunes gens de son âge, prévit sagement tous les obstacles qu'il pourrait rencontrer dans le chemin de la vertu, et ne négligea aucun des moyens qui lui parurent propres à l'affermir de plus en plus dans l'heureux état de la grâce.

Voici le règlement qu'il fit après sa première communion, tel qu'on l'a trouvé parmi ses livres après sa mort : excellent modèle de celui que peut se prescrire, après la même action, un jeune homme qui désire sincèrement d'en conserver les fruits, et qui a véritablement à cœur la grande affaire de son salut.

« Résolutions prises après ma première communion.

1° Je sortirai de mon lit au premier son de la cloche. Ma première pensée sera dirigée vers Dieu. Je m'habillerai promptement, et j'emploierai le dernier quart d'heure à prendre des résolutions pour passer saintement la journée, ou à méditer sur quelque vérité capable de m'animer au service de Dieu, comme sur le bonheur du ciel, les peines de l'enfer, le jugement, la mort ; ou bien je réciterai quelque chose du chapelet.

2° J'assisterai avec recueillement de cœur et d'esprit aux prières et aux offices qui se feront pendant le cours de la journée.

3° Pendant les heures d'étude, je ne m'occuperai que du devoir qui m'aura été prescrit par mes maîtres. Je ne me permettrai pas de dire un seul mot à mon voisin sans permission ; et si je détourne mon esprit de mon devoir, ce

ne sera que pour le tourner vers Dieu par des élévations de cœur; ce que je me propose de faire toutes les fois que j'entendrai sonner l'heure.

4° Je prendrai mes récréations avec modération. Pendant le jeu, j'élèverai fréquemment mon cœur à Dieu, sans faire rien paraître; et si les récréations sont longues, après avoir joué un peu, je me promènerai avec ceux de mes camarades que je croirai les plus propres à m'édifier.

5° Je garderai un silence exact dans les escaliers et au réfectoire, où j'écouterai la lecture le plus attentivement que je pourrai. Je me priverai quelquefois de mon dessert, et les vendredis et samedis je me mortifierai davantage, en faisant en sorte que personne ne s'en aperçoive.

6° Je ne causerai jamais en classe; j'y serai très-attentif. J'élèverai de temps en temps mon cœur à Dieu : comme le matin à neuf et dix heures, et le soir à trois et quatre heures.

7° Je tâcherai de passer tous les jours un quart d'heure à lire attentivement quelques versets de l'Imitation; et je prendrai ce temps sur mes récréations, à moins que je n'aie la permission de le prendre sur l'étude.

8° J'assisterai les pauvres autant que je le pourrai; et quand les moyens me manqueront, je les recommanderai intérieurement à Dieu.

9° J'obéirai exactement à mes maîtres. S'ils me punissent, jamais je ne raisonnerai, me puniraient-ils injustement.

10° J'irai à confesse (1) tous les quinze jours, ou toutes les trois semaines pour le moins. Je ne passerai pas le mois sans communier, avec la permission de mon confesseur. Je le ferai plus souvent s'il me le permet, mais je ne le ferai jamais sans m'y être préparé de tout mon possible, et avec un grand désir de faire mon salut, et de m'avancer de plus en plus dans la vertu.

11° Je n'irai jamais en classe sans avoir fait mon devoir, ni sans avoir appris exactement mes leçons.

12° J'irai à l'église avec recueillement, et en y allant je tâcherai de me rappeler que c'est en la présence de Dieu que je vais paraître. Je ne m'arrêterai pas à regarder dans la cour. En entrant, je commencerai par m'humilier profondément devant Dieu ; je lui demanderai en-

(1) Il a toujours été au delà de ce qu'il se prescrivait dans cet article, pour ses confessions et ses communions.

suite pardon de mes péchés, et les grâces dont j'ai besoin.

13° Je ne me coucherai jamais sans avoir récité à genoux une dizaine de chapelet. Je repasserai dans mon lit tous les exercices de la journée; j'examinerai si j'ai été fidèle aux résolutions que j'avais prises le matin; je demanderai pardon à Dieu de mes négligences, et je m'endormirai dans quelque bonne pensée.

14° Je consacrerai mes vacances à la sainte Vierge, dont l'Assomption arrive le 15 août, et la Nativité le 8 septembre; je la prierai de me conserver pur et sans tache, ainsi que mes camarades, pendant ce temps si dangereux.

15° Je me propose aussi d'honorer d'une dévotion particulière Notre-Seigneur dans le saint sacrement de l'autel, et dans le mystère de sa naissance; la sainte Vierge, ma bonne mère, à toutes ses fêtes; saint Michel, mon bon ange, saint Nicolas, aux jours que l'Église consacre à leur mémoire. »

Comme Décalogne se défiait toujours de ses propres lumières, il ne manqua pas de communiquer ce règlement à son directeur; il lui demanda en même temps des règles qui pussent le diriger sûrement dans certains cas particuliers qu'il lui exposait. Il en reçut une ré-

ponse dont il faisait tant d'estime, qu'il la transcrivit sur un cahier dans lequel il rassemblait avec un goût admirable ce qui lui paraissait le plus propre à entretenir sa piété. Cette pièce m'est si utile pour mettre de plus en plus en évidence la vertu du sujet à qui elle s'adresse, que je ne puis me dispenser d'en insérer ici la meilleure partie ; elle est d'ailleurs si pleine de sages avis, que la lecture n'en peut être que très-avantageuse à un jeune homme qui a quelque désir d'avancer dans la vertu.

« J'ai lu vos résolutions, mon cher enfant ; je les approuve, à quelque chose près, dont je vous avertirai. Mais ne vous y trompez pas : il y a une grande différence à entreprendre des résolutions, et les exécuter. Quand on fait sa première communion, on est plein de ferveur ; on promet tout, rien ne coûte ; mais, si l'on n'y prend garde, bientôt la charité se refroidit, la piété diminue, on se relâche. Voilà ce que vous avez à craindre ; et c'est pour cela que je vous conseille de ne pas entreprendre beaucoup de choses maintenant. Dans les voies de la perfection, il vaut mieux aller doucement et constamment, que de vouloir courir, au risque de s'arrêter, et peut-être de demeurer en chemin.

« Les pratiques que vous vous imposez n'ont

rien que de louable ; mais il ne faut pas vous y croire tellement obligé, que vous vous regardiez comme perdu pour y avoir manqué quelquefois. Ce que Dieu demande particulièrement, ce qu'il demande essentiellement, c'est le cœur. Que vous soyez fidèle à ces pratiques, à la bonne heure ; mais il ne faudrait pas mettre de péché, et il n'y en a pas, en effet, à omettre des choses qu'on n'est pas obligé de faire. La charité, la bienséance et une honnête complaisance peuvent en dispenser. Vous comprenez bien que ceci ne s'entend point des obligations de l'honnête homme et du chrétien : on ne peut les omettre sans péché. Je vous parle de la sorte, mon cher enfant, afin que vous ne tombiez pas dans le défaut de certaines personnes, qui s'attachent plus aux petites pratiques qu'elles s'imposent, qu'aux devoirs essentiels que Dieu leur prescrit.

« Vous n'oublierez jamais les deux grandes grâces que Dieu vous a faites à votre première communion : il vous a pardonné vos péchés, et il a bien voulu se donner à vous. Vous regarderez donc ce jour comme le plus heureux de votre vie ; et tous les ans, si vous n'avez pas de justes raisons qui vous en dispensent, vous en renouvellerez la mémoire par la communion

la plus fervente qu'il vous sera possible de faire.

« Vous avez renouvelé les vœux sacrés de votre baptême ; vous l'avez fait librement et de votre choix ; vous avez renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire aux maximes corrompues du monde et aux plaisirs criminels des sens ; vous avez pris Dieu pour votre maître et votre roi, vous vous êtes consacré à son service ; vous lui avez promis au pied des autels une fidélité inviolable. L'Église a reçu vos promesses, les anges en ont été témoins, vos maîtres, vos condisciples en ont été édifiés. Ce sont là vos engagements ; soyez-y fidèle, car c'est là-dessus que vous serez jugé. Ne vous repentez jamais de vos promesses, votre bonheur en dépend. La loi de Dieu n'est point impraticable, son joug est doux et léger pour quiconque sait aimer.

« Vous laissez, comme vous dites, à votre confesseur le soin de régler vos communions. De votre côté, vivez de telle sorte que vous méritiez de communier fréquemment. C'est le désir de Jésus-Christ ; ce sont les vœux de l'Église votre mère. Vous apporterez à vos confessions et à vos communions toute l'attention dont vous êtes capable. Ces deux actions sont de la dernière

importance ; vous les ferez cependant sans trouble, sans inquiétudes déplacées. Confessez vos péchés de bonne foi, avec douleur, et soyez tranquille. On ne saurait être trop parfait pour communier ; mais s'il fallait l'être absolument, qui oserait le faire? Celui qui est venu appeler les pécheurs ne refuse pas de se donner à ceux qui sont encore faibles : il ne rejette que ceux qui aiment à rester dans un état de mort.

«Vous avez raison de prendre la sainte Vierge pour votre mère, vous ne sauriez en avoir de plus tendre. Espérez tout de sa protection ; mais méritez-la par l'imitation de ses vertus. J'approuve les prières que vous voulez lui adresser, pourvu qu'elles ne vous dérangent pas de votre devoir. Votre ange gardien, vos saints patrons méritent votre reconnaissance pour les bons offices qu'ils vous rendent.

«Vous remplirez vos devoirs de religion avec l'attention et le respect que mérite la grandeur du maître que vous servez. C'est votre Dieu; mais c'est aussi votre père : beaucoup de confiance. Ne croyez pas pouvoir faire vos prières sans distraction ; c'est le privilége des saints qui sont dans le ciel. Apportez-y un esprit recueilli; ne cherchez pas à vous distraire ; rejetez les distractions quand vous vous en apercevrez, et re-

mettez-vous tranquillement en la présence de Dieu ; mais ne vous troublez pas, et surtout ne vous habituez jamais à les recommencer. C'est ainsi que vous assisterez tous les jours au saint sacrifice de la messe, et aux offices les fêtes et dimanches. Ces jours-là particulièrement vous ferez quelques lectures de piété, si vous en avez le loisir. Vous écouterez avec attention la parole de Dieu dans les instructions qu'on vous fera, et vous tâcherez d'en profiter.

« Vous prendrez garde de vous laisser aller à de vains scrupules. Il vous en viendra sur la foi, sur vos confessions, sur vos prières, et, ce qui vous alarmera davantage, sur la pureté même. Vous ne croirez jamais avoir fait tout ce que vous deviez faire ; vous vous croirez coupable parce que le péché se sera montré à vous malgré vous. Tout cela, mon cher enfant, n'est propre qu'à dessécher le cœur, qu'à tourmenter la conscience et ruiner la santé. Il n'y a pas de péché sans liberté et sans consentement ; il ne dépend pas de vous de ne pas avoir de mauvaises pensées, mais il dépend de vous de ne pas y donner occasion, de ne les pas aimer, de n'y pas consentir ; et voilà tout ce que Dieu demande. Soyez-y fidèle , et ne craignez rien. Si le démon vous importune, et cherche à vous

effrayer, méprisez-le, vous l'aurez vaincu. Attachez-vous fortement à Dieu ; il ne permettra jamais que vous soyez tenté au delà de vos forces.

« Vous ne craindrez rien tant que le péché; et, pour n'y pas tomber, vous éviterez avec soin les mauvaises compagnies, vous rechercherez les bonnes. Allez volontiers à la récréation; prenez-la avec gaieté; amusez-vous à tel jeu qu'il vous plaira, pourvu que vous n'offensiez pas Dieu. *Lude, sed non in delictis.* J'approuve beaucoup que pendant ce temps-là vous vous entreteniez quelquefois de Dieu; il ne faut pas cependant que cela soit continuel. A votre âge, il faut des moments de repos et d'amusement; cela est juste, permis, et même nécessaire. Vous n'écouterez jamais avec plaisir les mauvais discours; vous les empêcherez même, si vous le pouvez. Surtout vous n'en tiendrez jamais qui puissent blesser la religion, la charité, l'honnêteté, ou la vérité; votre langue, sur laquelle Jésus-Christ s'est reposé, ne doit pas être moins pure que votre cœur, qui est devenu son sanctuaire.

« Vous devez reconnaître qu'après la grâce de Dieu, c'est au bon exemple de vos camarades que vous êtes redevable de ce que vous

êtes aujourd'hui. Vous devez donc, à votre tour, donner vous-même bon exemple, et chercher à édifier les autres par votre sagesse à l'église, votre application au travail, votre soumission envers vos maîtres. Heureux si vous pouvez contribuer au salut de quelqu'un! votre récompense sera grande dans le ciel.

« Vous offrirez à Dieu, pour réparation de vos fautes passées, tout le bien que vous pourrez faire, et toutes les peines qui pourront vous arriver; mais surtout votre travail: c'est la plus grande des satisfactions. Vous vous y appliquerez sérieusement, et en esprit de pénitence. Si vous réussissez, vous en rendrez la gloire à Dieu, à qui seul elle appartient. Si vos succès ne répondent pas toujours à vos désirs, vous vous en humilierez devant Dieu; mais il faut n'avoir rien à vous reprocher, et faire votre possible pour avoir la meilleure place que vous pourrez. Ne portez pas envie à vos condisciples s'ils vous surpassent; mais il vous est permis de travailler pour les égaler, et même pour les devancer. La jalousie est criminelle, l'émulation est louable.

« Vous vous conformerez en tout à la règle du collége; vous ne sauriez en faire de meilleure. Soumettez-vous de bon cœur à tout ce

qu'elle vous prescrit. Vous avez raison d'être soumis en tout à vos maîtres, même pour la punition, si cela arrivait; mais vous ne devez pas ajouter : *me puniraient-ils injustement*. Vous ne devez pas les supposer capables de le faire. J'espère, au reste, que vous ne vous mettrez jamais dans ce cas-là; mais n'oubliez jamais que votre premier maître c'est Dieu, dont vous ne pouvez tromper la vigilance.

« Je loue votre exactitude à garder le silence, et l'ordre de vos maîtres là-dessus est raisonnable; mais répondre un mot à un camarade qui vous interroge n'est point un crime; peut-être offenserait-il Dieu, si vous refusiez de le contenter.

« Vous prendrez vos repas avec la décence qui convient, vous contentant de ce que l'on vous donnera, sans désirer autre chose ; mais point de scrupule de ce côté-là : celui qui travaille est digne de sa nourriture, il en faut à votre âge. Je n'approuve point dans un jeune homme des austérités qui peuvent nuire à la santé. Si ce que vous me marquez est peu de chose, et arrive rarement, je vous le permets; encore ferez-vous sagement de m'en parler.

« Vous vous occuperez en vous couchant de la pensée de Dieu ; vous lui offrirez votre repos.

Vous pourrez réciter, en vous déshabillant, la prière que vous vous êtes proposé de faire tous les soirs.

« Ne concluez pas de tout ceci, mon cher enfant, que je m'oppose à vos bonnes résolutions; je veux seulement vous empêcher de tomber dans le scrupule, dont les suites sont fâcheuses.

« Si vous allez en vacances, vous suivrez votre règle autant que les circonstances vous le permettront; vous pourrez cependant vous lever un peu plus tard, et prendre plus de récréation; mais je vous conseille d'étudier régulièrement trois à quatre heures par jour. Votre principale attention pendant ce temps-là sera de donner à vos parents toutes les marques de respect, de reconnaissance et d'amour que vous leur devez.

« S'il vous arrive quelque maladie, vous vous résignerez à la volonté de Dieu, prêt à souffrir tous les maux qu'il lui plaira de vous envoyer. Vous unirez vos souffrances à celles de Jésus-Christ : vous le prierez de les accepter pour l'expiation de vos péchés; vous ne négligerez rien de ce qui sera nécessaire pour le rétablissement de votre santé, prenant tous les remèdes qui vous seront proposés; mais vous n'oublierez pas que Dieu est le souverain méde-

cin, et vous le prierez selon que votre état vous le permettra.

« Telle est, mon cher enfant, la conduite que je vous propose de tenir, sans cependant prétendre vous obliger autrement que vous ne l'êtes par la loi de Dieu. Ne faites jamais rien, ni par vanité, ni par crainte ; tout de bon cœur et librement. Mais en même temps que vous éviterez de vous distinguer des autres et de rechercher leur estime, il ne faut pas non plus que le respect humain vous empêche de remplir vos devoirs. Si vous cherchiez à plaire au monde, c'est-à-dire aux pécheurs, vous cesseriez dès lors d'être serviteur de Jésus-Christ. Si l'on censure votre conduite, si l'on tourne votre piété en ridicule, votre conscience sera votre ressource, et Dieu votre consolation : mais n'oubliez jamais que vous avez une âme à sauver, et que vous n'en avez qu'une. Il faut donc la sauver à quelque prix que ce soit ; c'est là votre principale, votre unique affaire. Ne la perdez jamais de vue, mon cher enfant; travaillez-y avec courage et persévérance. *Hoc fac, et vives.* »

Il avait encore écrit sur le même cahier différentes maximes de l'Écriture sainte. L'extrait que j'en fais ici annonce un discernement merveilleux à choisir et à rapprocher les passages

les plus propres à ranimer la foi et à parler au cœur ; et je ne crains pas de le proposer non-seulement aux jeunes gens, mais à tous les fidèles, comme une formule de prières excellentes, et qui exprime dans les termes les plus touchants et les plus énergiques les actes des principales vertus chrétiennes.

Il commence d'abord par reconnaître sa bassesse, et publier la grandeur de Dieu.

« Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez vous découvrir à lui ? ou qu'est-ce que le fils de l'homme, pour mériter que vous le visitiez ? Que vous êtes bon, Seigneur, pour ceux qui ont le cœur droit ! Je vous aimerai, parce que vous êtes ma force, mon appui, mon refuge et mon libérateur. Je bénirai le Seigneur en tout temps ; ses louanges seront toujours dans ma bouche. Publiez avec moi sa grandeur, et célébrons tous ensemble la gloire de son saint nom. O mon âme ! bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse son saint nom. N'oubliez jamais ses bienfaits : c'est lui qui vous pardonne toutes vos iniquités, qui guérit toutes vos infirmités. »

Il reconnaît qu'il ne saurait être heureux qu'en s'attachant à Dieu.

« Sans vous, Seigneur, qu'y aurait-il pour moi dans le ciel, et que pourrais-je désirer sur la terre? Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? Non, ni l'affliction, ni les disgrâces, ni la persécution, ni la faim, ni les dangers, ni les fers, ni la vie, ni la mort, ne me sépareront de l'amour de mon Dieu. Je suis prêt d'aller avec vous, Seigneur, en prison, et à la mort même : je ne vous demande qu'une grâce, et je ne cesserai de vous conjurer de me l'accorder : c'est que j'habite dans votre maison tous les jours de ma vie. Seigneur, Dieu des armées, que vos tabernacles sont délicieux! Qu'heureux sont ceux qui habitent votre maison! ils vous loueront dans les siècles des siècles. Qui me donnera donc des ailes comme à la colombe, afin que je puisse voler et aller me reposer en vous? »

Il demande à Dieu qu'il use de clémence envers lui, et il s'anime lui-même à la confiance en ses miséricordes.

« Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère. N'entrez point en jugement avec votre serviteur. Souvenez-vous de vos miséricordes : considérez que je suis l'ouvrage de vos mains; ne ieux à [illegible] as du poids de votre grandeur.

Je ne suis qu'une feuille que le vent agite. Jetez les yeux sur moi, Seigneur; ayez compassion de l'état où vous me voyez réduit; je me trouve seul et destitué de tout secours. Mais pourquoi, ô mon âme, êtes-vous toujours plongée dans la tristesse, et ne cessez-vous de me troubler? Mettez votre confiance dans le Seigneur. Non, je ne cesserai de le louer. Quand il me donnerait le coup de la mort, j'espèrerais encore en lui. Mais vous, ô mon Dieu, ne m'épouvantez pas par la terreur de votre puissance. Dites encore à mon âme : Je suis ton salut. Tout mon bonheur consiste à m'attacher à vous, à mettre en vous mon espérance; je l'y ai mise, Seigneur; ne permettez pas que je sois confondu pour toujours. »

Il demande à Dieu qu'il lui fasse connaître sa volonté, et il se propose de se conformer en tout aux ordres de sa providence.

« Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Éclairez mon esprit; dissipez mes ténèbres; faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher; apprenez-moi à faire votre sainte volonté; car vous êtes mon Dieu. Donnez-moi l'intelligence, et je m'appliquerai à connaître votre sainte loi; je la garderai dans mon cœur. Oui, je ferai tout ce que le Seigneur trouvera

bon. Si j'en ai reçu les biens, pourquoi n'en recevrais-je pas les maux? Il m'avait tout donné, il m'a tout ôté ; il ne m'est arrivé que ce qu'il lui a plu ; que son saint nom soit béni. Ma consolation dans mes peines sera de ne jamais m'opposer à sa volonté. Je veux mettre ma joie et ma satisfaction dans mes faiblesses, dans les outrages et dans les afflictions que j'endurerai pour Jésus-Christ. Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. Je ne vous demande donc pas, ô mon Dieu, de me retirer de ce monde, où il y a tant à souffrir, mais de me préserver du péché. »

Il prie Dieu de lui accorder les trois vertus théologales, la charité fraternelle, la douceur, l'humilité, l'obéissance, la pureté, la sagesse, et la grâce de le prier humblement.

« Je crois, Seigneur, augmentez ma foi. Que l'espérance soit le plus ferme appui de ma vie. Vous savez que je vous aime, et tous les jours je veux brûler du feu de votre amour ; ce feu ne s'éteindra jamais dans mon cœur. Que la charité fraternelle demeure aussi en moi. Pardonnez-moi mes offenses, Seigneur, comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé ; pardonnez-leur aussi vous-même, et ne leur imputez pas le mal qu'ils me font. Que, docile à vos leçons,

je sois doux et humble de cœur ; qu'à votre exemple, je sois obéissant jusqu'à la mort. Créez en moi un cœur pur, car je ne puis être chaste, si vous ne m'accordez cette grâce. Bénissez et réglez en moi l'ouvrage de vos mains. Faites-moi part de cette sagesse qui environne votre trône, afin qu'elle me dirige dans mon travail, et que je sache ce qui vous est agréable. Éloignez de moi la vanité et les paroles de mensonge. Que mon cœur ne se laisse jamais aller à des déguisements injustes, pour chercher des excuses à mes péchés : que l'orgueil n'entre jamais dans mon âme. La prière des humbles vous a été toujours agréable ; que la mienne, Seigneur, s'élève vers vous comme la fumée de l'encens. Je crierai vers vous, et vous m'exaucerez, car vous êtes mon Roi et mon Dieu. »

Il exhorte son âme à aller au-devant de son Roi dans le sacrement de l'Eucharistie. Il exprime les doux transports de joie auxquels il se livre dans cette union sacrée : il demande ensuite à Jésus-Christ qu'il le bénisse, et qu'il l'instruise lui-même de ce qu'il doit faire pour lui plaire.

« Voici, ô mon âme, votre Roi qui vient à vous plein de douceur ; hâtez-vous d'aller vous-

même à sa rencontre; ouvrez-lui les portes de votre cœur. Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux, combien il est riche en miséricordes. Il vous fait boire au torrent de ses délices, et vous rassasie de l'abondance qui est dans sa maison. Un seul jour passé au pied de vos saints autels, ô mon Dieu, est préférable à mille autres passés sous le toit des pécheurs. Anathème donc à quiconque ne vous aime pas! Mon corps et mon âme font éclater par des transports de joie l'amour qu'ils ont pour vous. Venez, Seigneur Jésus, venez; oui, mon cœur est préparé. Le cerf altéré ne soupire pas avec plus d'ardeur après une source d'eau vive que mon âme ne soupire après vous, ô mon Dieu!... Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui! Non, je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez béni. Mon cœur est tout brûlant d'amour lorsqu'il s'entretient avec vous : parlez donc, car votre serviteur écoute. J'entends la voix de mon bien-aimé. Levez-vous, me dit-il, hâtez-vous et venez. Me voici, Seigneur : que voulez-vous que je fasse? »

Après avoir exprimé quelques autres sentiments sur l'Eucharistie, comme s'il eût eu un secret pressentiment de sa mort prochaine, ou plutôt parce qu'il aimait à se pénétrer de cette

pensée, il interrompt la suite de son discours, et le termine ainsi... : « Mais demeurez avec moi, Seigneur, car la nuit approche. Seigneur, celui que vous aimez est malade ; votre main s'est appesantie sur moi, il ne reste rien de sain dans ma chair. Ayez pitié de moi, car je suis faible : guérissez-moi, car je tombe en défaillance, et mon âme en est toute troublée. Ne me rappelez pas lorsque je ne suis encore qu'à la moitié de mes jours. Quelle utilité retirerez-vous de ma mort! La poussière vous louera-t-elle et publiera-t-elle votre vérité? Ce sont les vivants, ô mon Dieu! ce sont les vivants qui vous loueront, comme je fais aujourd'hui... Cependant, Seigneur, traitez-moi selon votre volonté ; et si c'est votre bon plaisir, commandez que mon âme soit reçue en paix ; je la remets entre vos mains. Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur ; ordonnez que j'aille à vous. Je ne vous ai jamais demandé qu'une chose, et je ne cesserai de vous conjurer de me l'accorder : c'est que j'habite dans votre maison. »

C'est ainsi qu'il empruntait les paroles de l'Écriture pour exprimer ses sentiments. Mais tout ce qu'il écrivait sur le papier, il l'avait gravé profondément dans le cœur, et il enché-

rissait en bien des points sur ce qu'il s'était prescrit dans son règlement.

Rien de plus édifiant surtout que la manière dont il s'acquittait de tous ses exercices de religion. Pendant ses prières, qu'il faisait toujours les bras croisés, et les yeux modestement baissés, on voyait se peindre tour à tour sur son visage les différentes affections de son cœur. Le corps et l'âme, tout priait en lui, et il avait exactement l'attitude qu'on attribue aux saints dans la plus grande ferveur de leur oraison. Cependant, comme il n'est que trop ordinaire de trouver encore aujourd'hui, jusqu'au milieu même d'Israël, des Michols qui se scandalisent des saints transports auxquels se livrent les Davids en la présence de l'arche sainte, ses maîtres s'étaient crus obligés de l'avertir de temps en temps de donner moins à l'extérieur pendant ses prières. Il convenait alors, comme il avait coutume de faire quand on lui donnait quelques avis, qu'il avait tort, et promettait de faire à l'avenir tout ce qu'il pourrait pour éviter toute apparence de singularité. En effet, au commencement de la prière suivante, il paraissait dans une attitude plus ordinaire, je dirais volontiers moins angélique ; mais à peine était-il en la présence de son Dieu, qu'il avait

oublié tous les avis de la sagesse humaine. Ses maîtres, de leur côté, ne crurent pas devoir l'inquiéter beaucoup à ce sujet, et ils avaient coutume de dire qu'ils n'étaient jamais plus édifiés que lorsqu'ils considéraient Décalogne en prière. Sa piété, au reste, était si uniforme et si bien soutenue dans toute sa conduite, qu'il eût été difficile aux plus mal intentionnés de lui prêter le moindre sentiment d'affectation. La ferveur de sa dévotion était la même dans tous ses exercices de religion ; et le recueillement qu'il apportait à ses prières du matin et du soir, on le remarquait également dans celles qui précèdent et qui suivent le travail et les repas. « Nous autres écoliers, disait-il un jour à un de ses camarades, nous ne pouvons pas pratiquer de grandes mortifications ni prier Dieu continuellement ; mais il me semble que si nous lui consacrions toutes nos actions en récitant dévotement les courtes prières qui les commencent et les terminent, notre journée pourrait se trouver aussi pleine que celle d'un solitaire. »

Quoiqu'il n'ignorât pas que Dieu se trouve partout pour exaucer les prières de ses fidèles serviteurs, il aimait cependant à les lui offrir dans les lieux qui lui sont spécialement consa-

crés ; il n'y avait pas de moments plus doux pour lui que ceux qu'il pouvait passer au pied des saints autels. Lorsqu'à certains jours de congé où le temps n'était pas favorable pour la promenade, le maître paraissait indécis sur l'endroit où il la fixerait, il avait coutume de proposer la visite de quelques églises de Paris ; et, afin de faire agréer son sentiment, il conseillait à ses camarades de demander la même chose. « Rien de plus magnifique, leur disait-il, rien de plus majestueux que telles et telles églises ; si nous demandions tous à y aller, je suis persuadé que notre maître ne refuserait pas de nous y conduire. » Ce n'est pas qu'il eût été bien curieux d'en contempler l'architecture ni les décorations intérieures, personne n'y faisait moins d'attention que lui ; et tandis que ses camarades, après avoir fait leur prière, allaient reconnaître ce que ces édifices renfermaient de plus rare et de plus précieux, lui-même, retiré dans un coin, contemplait en silence la majesté du Dieu qui les remplissait ; ou bien, lorsqu'il avait à craindre qu'on ne sortît sans qu'il s'en aperçût, il suivait les autres, mais en continuant toujours ses prières. Une des églises qu'il voyait toujours avec un nouveau plaisir, c'était celle des Invalides. A

la vue de cette merveille du monde dont la superbe structure étonne les sens, il se figurait la magnificence du séjour des bienheureux. « Que verrons-nous donc dans le ciel, disait-il un jour à un de ses camarades, si c'est là l'ouvrage des hommes? » Mais ce qui le frappait bien plus agréablement encore, c'était le spectacle édifiant de ces vénérables vieillards qui, dans un corps tout usé de fatigues et courbé sous le poids des années, conservent encore toute la vigueur de leur courage dans le service du Dieu des armées. Il ne pouvait se lasser de parler de leur assiduité à l'église, du profond recueillement dans lequel ils y paraissaient, de la ferveur qui animait leurs prières. Un jour qu'en se promenant aux environs de la maison, il en aperçut un qui tirait du fond de sa bourse quelques petites pièces de monnaie dont il fit l'aumône à deux pauvres, il courut aussitôt le faire observer à son maître. « Voyez-vous, disait-il ensuite à ses camarades, la charité de ce pauvre homme? Ne lui ferions-nous pas volontiers l'aumône s'il nous la demandait? et voilà qu'il la fait lui-même aux autres! Il a sans doute distribué tout son petit trésor, ajouta-t-il; mais il sait bien qu'on lui en tiendra un jour bon compte. »

Lorsqu'en passant devant une église il en-

tendait sonner le sermon ou le salut du saint Sacrement, la première pensée qui lui venait était de proposer d'y entrer. Mais son maître lui ayant dit un jour à ce sujet que chaque chose avait son temps, qu'il ne fallait pas toujours parler d'entrer dans les églises, et qu'on ne pouvait pas raisonnablement exiger de ses camarades qu'après avoir travaillé pendant une semaine entière ils fissent encore le sacrifice d'une partie de la promenade, qui leur était d'ailleurs nécessaire pour la santé, il se contentait depuis ce temps-là, lorsqu'il voyait que le saint Sacrement était exposé en quelque endroit, de le faire observer aux autres. Il n'était pas difficile d'apercevoir quel était son dessein, et il arriva plusieurs fois que tous demandèrent au maître comme une grâce qu'il les menât recevoir la bénédiction.

Il serait inutile d'insister ici sur la manière dont Décalogne assistait aux divins offices ; nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit de la ferveur avec laquelle il faisait ses prières. Nous nous contenterons d'observer qu'il n'assistait jamais à la messe sans y communier spirituellement, et qu'il suivait avec tant de fidélité l'article de son règlement par lequel il se proposait de se rendre à l'église aussitôt que l'heure

l'y appellerait, qu'il était bien rare qu'il y arrivât le second.

Il regardait les lectures spirituelles comme un des moyens les plus efficaces pour entretenir en lui l'esprit de piété ; aussi en faisait-il toutes les fois qu'il en avait le loisir. Les livres qu'il lisait le plus volontiers était le Nouveau Testament, le Combat spirituel, la Vie dévote de saint François de Sales, les ouvrages de sainte Thérèse, qu'il avait trouvés chez ses parents, et l'Imitation, qu'il portait toujours sur lui, et dont il faisait bon usage, surtout les jours de promenade. Du reste, il lisait fort peu, et réfléchissait beaucoup.

Comme le temps consacré aux exercices de piété pendant le cours de la journée ne lui suffisait jamais pour exprimer à Dieu toutes les affections de son cœur, il eût bien voulu, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, qu'il eût été en son pouvoir de donner à la prière une partie du temps destiné au sommeil ; mais la règle ne lui permettant pas de délibérer à cet égard, il fallait qu'il se trouvât couché à l'heure prescrite : il n'y manquait pas. Cependant il chercha un moyen de concilier sa dévotion avec la règle ; il crut l'avoir trouvé : dès qu'il n'avait plus à craindre les yeux de ses sur-

veillants, il s'asseyait sur son lit, et passait ainsi en oraison tout le temps qu'il jugeait à propos. Le maître s'en étant un jour aperçu, lui défendit expressément de jamais veiller un seul instant à l'avenir, de quelque manière que ce fût. Il obéit encore : mais l'amour est bien fécond en expédients : on ne lui avait défendu que de veiller, il se leva avant les autres, jusqu'à ce qu'on l'eût découvert. Ce n'est pas qu'il ignorât que le premier de ses devoirs était d'obéir à la règle du collége, et il aurait été bien fâché sans doute de la violer en aucun point ; mais il se persuadait volontiers qu'en fixant le temps du lever, elle n'avait pour but que de s'opposer à la paresse de ceux qui auraient envie de le placer plus tard, et nullement à la diligence de ceux qui voudraient le prévenir. Ce fut après avoir ainsi disputé le terrain pied à pied, que, ne trouvant plus aucun retranchement, il conjura son maître, dans les termes les plus touchants, de lui accorder au moins de se lever une demi-heure avant les autres les jours de fête et les dimanches où il devait communier.

Cette grande action, qu'il répétait si souvent, le frappait toujours aussi vivement que lorsqu'il la fit pour la première fois. Quoique toute sa vie n'ait été qu'une préparation continuelle, et une

suite non interrompue de mérites et de bonnes œuvres, personne ne se croyait plus éloigné que lui des saintes dispositions qui doivent animer celui qui désire de recevoir dignement le Saint des saints. Il s'y préparait plus particulièrement la veille par la confession de ses fautes : et quelles fautes! Il est aisé d'en juger par sa conduite. Il en concevait néanmoins une douleur si vive, que quelquefois il n'était pas maître de retenir ses larmes. Pendant la récréation du soir, qu'il passait ce jour-là dans un plus grand recueillement, il ne manquait jamais de lire quelques versets du quatrième livre de l'*Imitation*, sur lesquels il réfléchissait pendant un petit quart d'heure. La pensée de sa communion était la dernière qui l'occupait avant son sommeil, et la première qui se présentait à lui le lendemain à son réveil. Comme l'étude qui précède la messe des dimanches était employée à la répétition du catéchisme et des versets de l'Écriture sainte appris dans le courant de la semaine, il lui était aisé, à lui qui les avait toujours sus parfaitement, de se ménager une demi-heure, et quelquefois davantage, sur le temps qu'on accordait aux autres pour remplir la même tâche. Quoique ces moments fussent le fruit de sa diligence, il ne croyait pas cependant

qu'il lui fût permis d'en disposer à son gré, parce qu'ils faisaient partie d'un temps consacré tout entier à l'étude ; mais il demanda et obtint facilement la permission d'en faire usage pour se préparer à la communion. Quand il eut l'agrément de son maître à ce sujet, il trouva moyen de gagner un temps plus considérable encore, en apprenant pendant les récréations de la veille les leçons qui auraient dû l'occuper le lendemain matin.

Mais rien de plus touchant que les grands sentiments de piété dont il paraissait pénétré au temps de la communion. La modestie seule avec laquelle il s'approchait et se retirait de la sainte table, était un spectacle d'édification pour tous les assistants. Son action de grâces répondait à sa préparation. Après la messe, et dans un temps destiné au déjeuner et à la récréation, il restait à la chapelle pour continuer de se livrer à la ferveur de sa dévotion. Un si bon exemple était suivi par la plupart de ceux qui avaient communié ce jour-là : mais comme il était entré le premier à l'église, il en sortait aussi le dernier, et ne se rendait à la salle commune que le plus tard qu'il pouvait, lorsque l'heure de l'étude approchait, au risque même, comme il lui est quelquefois

arrivé, de se passer de déjeuner. Mais la privation d'un morceau de pain matériel ne pouvait pas affliger beaucoup celui qui venait de goûter toute la douceur du pain des anges. J'ai appris depuis peu qu'il communiait quelquefois pendant la semaine (1), quand il y avait un congé le matin ; mais personne ne s'en aperçut jamais, parce qu'il le faisait à une messe qu'il allait servir pendant la récréation.

Quoique tous les jours de Décalogne fussent des jours pleins, des jours de ferveur, ceux cependant où il avait le bonheur de communier pouvaient être regardés comme plus saints encore que les autres. Il n'en passait pour l'ordinaire les récréations qu'avec ceux de ses camarades qu'il croyait les plus capables de l'édifier, et avec lesquels il pouvait plus librement s'entretenir de Dieu. Il aimait surtout à leur parler de la charité infinie du Sauveur, qui veut bien se donner à de pauvres pécheurs tels qu'il se reconnaissait lui-même. Quelquefois il leur faisait part des saintes résolutions qu'il

(1) On verra dans une lettre que j'ai placée à la fin de sa Vie qu'il communia un jour que la procession de l'Université entra dans la chapelle du collége; ce qui ne put arriver qu'un jour ouvrable.

avait prises dans son action de grâces; ou bien il leur rappelait les vérités qui l'avaient le plus frappé dans les instructions et les catéchismes de la journée. Leçon bien instructive pour tant de jeunes gens qui ne s'occupent du plus auguste de nos mystères qu'au moment redoutable où ils y participent, et qui paraissent à peine se ressouvenir le soir de la grande action qu'ils ont faite le matin.

Je ne dirai rien ici de son grand amour pour Dieu, qui se manifeste assez dans le détail de sa conduite; j'observerai seulement que lorsqu'il lui était permis de faire quelque lecture de piété à son choix, il avait coutume de préférer celles qui pouvaient le porter plus directement à l'amour de Dieu, ou à l'humilité. Il lisait souvent, et toujours avec un nouveau plaisir, le huitième chapitre du second livre de l'*Imitation,* qui traite du bonheur qu'on goûte dans l'amour de Jésus. Il ne pouvait comprendre comment tous les hommes n'entraient pas dans les vues miséricordieuses de Dieu, qui, pour les attirer à son amour, leur fait trouver tant d'amertume dans les jouissances des créatures, et de si douces consolations à son service. « Je ne puis contenir ma joie, disait-il un jour à un de ses camarades, quand je dis

dans mon Imitation qu'être sans Jésus c'est un enfer, et que vivre dans son amour c'est un paradis. »

La dévotion envers la sainte Vierge a été de tout temps la dévotion des saints ; c'était celle de Décalogne. Instruit par le témoignage de tous les siècles du crédit sans bornes que cette Reine des anges a toujours eu auprès de son divin Fils, et de l'usage qu'elle se plaît à en faire pour le salut de ses fidèles serviteurs, il ne négligeait rien pour mériter sa protection. Il s'était fait une loi, qu'il a toujours fidèlement observée, de réciter le chapelet en son honneur au moins une fois la semaine, et de solenniser toutes ses fêtes par la réception des sacrements. Il tâchait aussi d'inspirer à ses condisciples une dévotion si salutaire ; il leur faisait observer qu'on ne pouvait pas citer un seul des véritables serviteurs de Marie du salut duquel on pût désespérer. Quelquefois il leur proposait de réciter le chapelet pour eux, à condition que de leur côté ils le réciteraient à son intention. Personne ne refusait l'offre, persuadé qu'on était qu'il n'y avait qu'à gagner. Mais comme il n'ignorait pas que la meilleure manière d'honorer les saints, c'est de pratiquer les vertus qui les ont rendus agréables à Dieu, il s'étudiait surtout

à perfectionner en lui celles qui parurent avec plus d'éclat dans son auguste patronne, la pureté et l'humilité.

La prière et la mortification des sens lui paraissaient les plus sûres gardiennes de la première de ces vertus. « Seigneur, disait-il à Dieu dans son recueil de piété, créez en moi un cœur pur, car je ne puis être chaste si vous ne m'en faites la grâce. » Effrayé des suites terribles d'un regard indiscret dans la personne de David, il avait fait un pacte avec ses yeux afin qu'ils ne présentassent jamais à son imagination aucun objet capable de la souiller. Plus prudent que la plupart des jeunes gens de son âge, jamais on ne le vit porter sa vue sur ces figures indécentes et quelquefois scandaleuses qui se trouvent ordinairement exposées sur les quais et dans les rues de Paris. La vigilance avec laquelle il gardait tous ses sens le garantissait d'une infinité de dangers si funestes à tant d'autres, et lui servait comme de bouclier contre tous les traits qui auraient pu porter atteinte à l'innocence de ses mœurs.

La modestie qu'il faisait paraître dans toute sa conduite, il se croyait obligé de l'annoncer dans ses habits et ses ajustements, surtout depuis que dans sa première communion il avait ratifié

solennellement les promesses faites à Dieu dans son baptême, de renoncer aux pompes et aux vanités du siècle. Ennemi de toutes ces parures mondaines qui conviennent si peu, en effet, à un disciple de Jésus couronné d'épines, et qu'un saint Père appelle si bien les tristes indices d'une pudeur expirante, il parut toujours simple et sans affectation dans tout son extérieur, mais aussi d'une propreté qu'on pourrait regarder comme le symbole de la pureté de son âme.

Un des avis que les maîtres de la vie spirituelle ne manquent jamais de donner à un jeune homme qui désire sincèrement de se préserver de la corruption du siècle, c'est d'éviter tout commerce avec les jeunes gens de mœurs équivoques, et Décalogne aurait eu soin sans doute de le mettre en pratique, si l'occasion s'en fût présentée ; mais jamais il ne se trouva dans le cas de fuir les mauvaises compagnies ; elles-mêmes fuyaient devant lui, et ne pouvaient soutenir la présence trop importune d'une vertu sans faiblesse, également inaccessible et à la malignité de la censure et aux attraits de la séduction.

Autant il apportait de soins pour conserver en lui la belle vertu de pureté, qui rend les

hommes semblables aux anges, autant il témoignait d'horreur pour le vice de l'orgueil, qui dégrade les anges mêmes, jusqu'à en faire des démons. Bien convaincu que l'édifice de la piété ne peut se soutenir si l'humilité ne lui sert de fondement, il la demandait à Dieu, comme nous l'avons vu plus haut; et il paraissait plus pénétré que personne du sentiment de sa propre misère. C'était peu pour lui de se montrer en toute occasion soumis et respectueux envers ses supérieurs; toujours il se mettait au dernier rang parmi ses camarades. Il ignorait absolument les qualités excellentes que tout le monde admirait en lui; et lorsqu'il se trouvait dans la nécessité de parler de lui-même, il ne le faisait que dans les termes les plus propres à dissimuler son mérite. Sa modestie n'était point un simple langage : les louanges qu'il était quelquefois obligé de recevoir lui faisaient plus de peine que les reproches n'en font communément aux autres, Aussi ses maîtres, et tous ceux qui le connaissaient, avaient-ils grand soin de lui épargner cette mortification, en ne parlant jamais avantageusement de lui en sa présence.

Un jour qu'il racontait naïvement à quelques-uns de ses camarades une petite épreuve que la

Providence lui avait ménagée : « Il ne faut pas s'en étonner, lui dit l'un d'entre eux ; c'est ainsi que Dieu traite ses saints. » Cette parole glaça Décalogne, qui ne parla presque plus le reste de la récréation. Il évitait ensuite de se trouver avec celui qui lui avait fait ce compliment. Le jeune homme s'en aperçut bientôt, et lui en demanda la raison : « C'est, lui répondit Décalogne, que je ne crains rien tant qu'un ami flatteur. »

Quoique toute sa conduite ne fût, à proprement parler, qu'un acte d'humilité non interrompu, il se croyait cependant bien éloigné de cette vertu. Il semblait même qu'il n'y en avait aucune dont il éprouvât plus sensiblement le besoin : il priait souvent ceux qui avaient sa confiance de la demander à Dieu pour lui. « Ah ! si nous possédions bien l'humilité, disait-il un jour à un de ses camarades, il me semble que les autres vertus viendraient comme d'elles-mêmes se placer à sa suite. »

On peut juger par ces sentiments combien il était éloigné d'un défaut commun à bien des jeunes gens qui prétendent, à titre de piété, avoir droit aux égards et aux attentions particulières de leurs égaux, ou même de leurs supérieurs, et qui par cette bizarrerie donnent

lieu à la censure, et attirent souvent sur la véritable piété un ridicule odieux, qui ne devrait retomber que sur cette piété de suffisance et d'ostentation si voisine de l'hypocrisie. Un jeune homme solidement vertueux est sans prétention : il s'attache, à la vérité, à ne faire que des actions dignes de louanges ; mais il sait que les exiger, c'est s'en montrer indigne ; et comme il n'attend sa récompense que de Dieu seul, il ne cherche aussi que lui seul pour témoin de sa vertu.

Une autre illusion contre laquelle Décalogne n'était pas moins en garde, et qui est également préjudiciable à la véritable piété, c'est de croire que quelques pratiques de dévotion qu'on s'impose puissent justifier l'omission des devoirs les plus essentiels de la condition qu'on professe ; aussi a-t-on toujours remarqué que le même zèle qu'il avait pour ses devoirs de chrétien, il l'apportait à ses exercices d'écolier ; et nous avons vu dans son règlement qu'il n'aurait pas voulu, sans une permission expresse, employer même en lecture de piété un quart d'heure du temps qui lui était assigné pour l'étude. Son amour pour le travail lui faisait toujours trouver trop courtes les heures qui y étaient destinées ; et si on ne l'eût empêché, il y aurait

souvent joint celles qui lui étaient accordées pour la récréation. Il étudiait avec une application si opiniâtre, que son maître, qui avait lieu de craindre qu'elle n'altérât sa santé, se crut plus d'une fois obligé de l'avertir de la modérer.

Mais le motif qui le portait au travail était beaucoup plus louable encore que le travail même. Car, quoiqu'il ne négligeât rien pour y réussir, ce n'est pas qu'il comptât pour beaucoup l'estime des hommes. Son unique but était de plaire à Dieu, et d'acquérir les connaissances nécessaires pour le servir un jour utilement dans l'état auquel il lui plairait de l'appeler. Bien éloigné des sentiments de ces jeunes gens pleins d'eux-mêmes qui ne font point difficulé de se constituer les appréciateurs de leur propre mérite, et de crier à l'injustice toutes les fois qu'un arbitre impartial et éclairé le juge inférieur à celui des autres, il était lui-même le premier à féliciter ses camarades quand ils avaient l'avantage sur lui dans les combats scolastiques. Il savait d'ailleurs que, n'étant comptable à Dieu que de son travail et de l'emploi de son temps, c'eût été manquer à la Providence que de s'inquiéter pour le succès. Un jour qu'il se trouvait à l'Université pour la compo-

sition des prix, il demandait à un de ses amis, au sortir de la messe, de quoi il s'y était occupé ce jour-là. Celui-ci lui répondit qu'il avait prié Dieu de lui faire remporter le premier prix. « Il me semble, reprit Décalogne, que tu aurais beaucoup mieux fait de lui demander que sa volonté s'accomplît. » Les choses en restèrent là jusqu'au jour de la distribution des prix, où son condisciple remporta le premier, comme il l'avait désiré. Se rappelant alors ce qu'il avait dit à Décalogne quelque temps auparavant, il alla ensuite le trouver, et, d'un air triomphant : « Eh bien ! mon bon ami, lui dit-il, n'ai-je pas eu raison de demander le premier prix ? Le voilà. — Eh bien ! reprit Décalogne en riant, réjouissons-nous donc tous deux, puisque nous avons obtenu tous deux ce que nous désirions : toi, l'accomplissement de ta volonté, et moi, l'accomplissement de la volonté de Dieu. »

Qu'il serait à souhaiter que tous les jeunes gens unissent à l'amour du travail cette parfaite indifférence pour le succès ! On ne les verrait pas si souvent tomber dans le découragement, et quelquefois perdre tous les avantages de leur éducation, pour ne pas avoir réussi d'abord au gré de leurs désirs. Lorsque le succès répondrait à leurs vœux, au lieu de se l'at-

tribuer à eux-mêmes, ils ne songeraient qu'à en faire hommage au Père des lumières, et les couronnes qu'ils recevraient de la main des hommes ne les éblouiraient jamais jusqu'à leur faire perdre de vue ces couronnes immortelles que le Juge souverain réserve à ceux-là seuls qui auront fait valoir en son nom et pour sa gloire les talents qu'il leur a confiés.

Comme l'ardeur avec laquelle Décalogne se portait au travail le lui faisait trouver beaucoup plus agréable que pénible, il ne croyait pas pouvoir le regarder comme une pénitence suffisante pour sanctifier la vie d'un chrétien ; et il eût bien voulu, comme nous l'avons déjà remarqué, mortifier sa chair par les veilles et les prières. Les jeûnes et les autres austérités corporelles n'avaient pas moins d'attraits pour lui. A certains jours, comme s'il n'eût pas eu faim, il refusait ce qu'on lui présentait pour son déjeuner. On l'obligeait ordinairement d'en accepter au moins une partie, ce qu'il faisait par obéissance. Ses repas étaient pour ses camarades autant de leçons de bienséance et de sobriété. Toujours il se trouvait content de la portion qui lui était échue. Jamais on ne l'entendait parler ni en bien ni en mal de la nourriture de la maison.

Dans un temps où l'on servait au dessert des fruits plus beaux que de coutume, il lui prit envie de s'en priver habituellement. Pour ne pas se faire remarquer, il recevait comme les autres ceux qu'on lui présentait ; mais au lieu de les manger il les portait au quartier, les mettait dans une petite cassette qui lui servait à renfermer ses livres, et dans l'occasion il les donnait à ses camarades. Un de ses amis lui dit un jour qu'il n'était pas poli de ne pas manger son dessert au réfectoire. « Il me semble cependant, lui répondit Décalogne, que cela peut se passer à un écolier. » Mais comme celui qui lui parlait était un de ceux avec qui il pouvait s'expliquer librement : « C'est, lui ajouta-t-il, que je trouve par là le moyen de me mortifier doublement, sans que personne s'en aperçoive : premièrement en ne mangeant pas ces fruits quand on me les présente, et ensuite en résistant à la tentation qui me vient de les manger toutes les fois que j'ouvre ma cassette. »

Étant chargé de servir au réfectoire un certain nombre des plus petits de ses camarades, il s'arrangeait toujours, et souvent à son préjudice, de manière que tous fussent contents. Quelquefois il se privait de son dessert en leur faveur, ce qui était tout à la fois une mortifi-

cation pour lui et un pieux artifice pour gagner le cœur de ces enfants et les attirer à la vertu. Mais ce n'étaient là que ses mortifications ordinaires; et sans doute il en exerça bien d'autres, tant de l'esprit que du corps, dont Dieu seul fut témoin. Son maître le surprit un jour qu'il se disposait à se coucher sur une claie qu'il avait dans son alcôve; il l'en réprimanda beaucoup, et lui fit sentir combien il désapprouvait des austérités qui pouvaient être si nuisibles à sa santé. Mais lui interdire un genre de mortifications, ce n'était que l'obliger à en imaginer un autre; et ce n'était qu'en éclairant exactement toute sa conduite que ses maîtres pouvaient se promettre de modérer ou d'arrêter ses pieux excès. « Il me semble, disait-il un jour à un de ses camarades, qu'un bon moyen de nous animer à la pratique des bonnes œuvres, et de ne point craindre les mortifications, ce serait de songer qu'à chaque action que nous faisons pour Dieu, c'est une nouvelle perle que nous ajoutons à notre couronne. »

Quoiqu'il fût si dur pour lui-même, sa vertu cependant n'avait rien d'austère pour les autres. Un certain air de gaieté qui lui était naturel, des manières honnêtes et prévenantes, ne contribuaient pas peu à lui concilier l'ami-

tié de ses condisciples. Il se conformait en tout à leurs inclinations, et faisait leur volonté aux dépens de la sienne, dans toutes les occasions où sa conscience ne se trouvait pas intéressée. Sans qu'ils eussent jamais rien à souffrir de sa part, lui-même supportait tous leurs petits défauts avec autant de patience que de charité.

L'office de délateur ne fut jamais celui d'un jeune homme bien né et solidement vertueux : aussi remarque-t-on que jamais Décalogne n'avait ni plaintes ni rapports désavantageux à faire contre qui que ce fût. Un de ses condisciples, par je ne sais quelle bizarrerie, lui faisait éprouver en toute rencontre les traitements les plus injustes. Un seul mot dit au maître l'en aurait délivré : il aima mieux souffrir en silence que de faire de la peine à son camarade en se plaignant. La chose alla un jour si loin, qu'il ne put s'empêcher de pleurer ; mais il se reprocha aussitôt sa faiblesse, et il disait à un de ses amis que s'il avait un peu plus de vertu il se réjouirait de cette petite contradiction au lieu de s'en affliger. Il faut convenir cependant qu'il est des circonstances où l'on peut, sans blesser la charité, et même où l'on doit par justice et en conscience découvrir un mal à ceux auxquels il appartient d'y apporter remède. Les saints

Pères louent Joseph d'avoir accusé ses frères d'une action que l'Écriture ne nomme point, mais qu'elle qualifie de très-méchante. Et il n'est personne, par exemple, qui ne sente combien serait mal entendue la charité d'un écolier qui craindrait de découvrir à un supérieur le noir complot de quelques malheureux qui en voudraient à la vie de leurs condisciples. Pourrait-on le croire plus en sûreté de conscience s'il gardait le silence sur les menées criminelles de ces libertins déclarés qui, par leurs discours scandaleux et les maximes dangereuses qu'il débitent, par les livres impies et obscènes qu'ils répandent, ou autrement, tendent des piéges à l'innocence de leurs frères, et se font en quelque sorte les assassins des âmes? Mais, comme le vice a coutume de se défier des regards qui pourraient le trahir, il est rare qu'un jeune homme vertueux qui s'occupe sérieusement de lui-même, sans chercher à découvrir ce qu'il y aurait de répréhensible dans la conduite des autres, se trouve dans la nécessité de les accuser de quelque faute considérable; et les maitres qui ont suivi Décalogne pendant plusieurs années ne se rappellent qu'une circonstance où il se crut obligé de le faire à l'égard d'un de ses camarades; encore s'y prit-il de la

manière la plus généreuse : il le prévint lui-même auparavant, et lui fit voir qu'il ne pouvait pas se dispenser d'avertir le maître ; mais il lui promit en même temps de se faire son intercesseur auprès de lui ; et en effet, son rapport ressemblait beaucoup plus à une excuse qu'à une accusation.

Un autre de ses condisciples s'étant faussement imaginé qu'il avait parlé mal de lui au maître, lui en voulait beaucoup, et n'oubliait rien pour lui en témoigner son ressentiment. Tout autre que Décalogne aurait cru faire un sacrifice en lui pardonnant l'injustice de son procédé ; mais c'était trop peu pour une charité aussi ardente que la sienne ; il prit la qualité de suppliant auprès de celui qu'il n'avait nullement offensé : il n'en fut pas écouté d'abord. Il ne se rebuta point ; et sa constance triompha enfin de l'opiniâtreté de son camarade. Un jour qu'il le vit se promener seul dans un jardin particulier où le maître les avait conduits, il alla à sa rencontre. L'autre voulait l'éviter, mais il l'arrêta : « Mon cher ami, lui dit-il, je voudrais pouvoir t'avouer la faute dont tu m'accuses, j'espèrerais de ton bon cœur et de ta charité que tu me pardonnerais ; mais, parce que je n'en suis coupable en aucune manière, faudra-t-il

que tu me regardes toute ta vie comme ton ennemi? Où est donc ta religion?» Ces paroles, qu'il prononça avec le ton de douceur et d'ingénuité qui lui était ordinaire, firent tant d'impression sur ce jeune homme, que, rentrant aussitôt en lui-même, il se jeta à son cou, fondant en larmes, et lui demandant pardon de s'être laissé prévenir si injustement contre lui. Il le regarda toujours depuis comme le premier de ses amis, et, pour rendre un hommage plus solennel à sa vertu, il ne faisait point difficulté d'apprendre à ses condisciples comment il l'avait lui-même exercée et mise à l'épreuve.

La vie de Décalogne est pleine d'une infinité de traits semblables. Les démarches qui coûtent le plus à l'amour-propre, et qui semblent exiger les plus généreux efforts de vertu, ne l'arrêtèrent jamais, lorsqu'il les crut nécessaires pour se rapprocher de ceux mêmes qui l'avaient offensé.

Ce n'est pas cependant qu'il fût de ces caractères tranquilles et apathiques qui n'ont aucune violence à se faire pour supporter une injure et en étouffer le ressentiment. Il était naturellement vif et porté à la colère, et ce n'était que par une vigilance continuelle sur tous les mouvements de son cœur qu'il paraissait en toute rencontre le plus doux et le plus modéré des

hommes. Si par hasard il lui échappait quelques paroles un peu dures dans la conversation, il s'en apercevait sur-le-champ, et il était assez maître de lui-même pour terminer avec toute la douceur imaginable une phrase qu'il avait commencée avec vivacité. Mais rien ne mit mieux sa modération en évidence aux yeux de ses camarades que le trait suivant, dont ils furent témoins quelques jours avant la maladie dont il mourut. Le garçon de quartier lui répandit par imprudence un vase d'huile sur un habit neuf. On sent assez combien il devait souffrir en ce moment, lui surtout qui, sans être recherché dans sa parure, se faisait un devoir de la propreté. Il sut cependant se contenir, et étouffer jusqu'aux premiers mouvements de l'impatience naturelle. Il était même le premier à excuser celui qui était, disait-il, la cause innocente de ce petit accident.

Pendant les récréations, il s'occupait des exercices qui plaisaient le plus à ses camarades: c'était ordinairement du jeu de balle. Le temps qu'il n'employait pas au jeu, il le passait indifféremment avec tous ceux qui voulaient être de sa compagnie. Plusieurs la recherchaient avec empressement, ceux mêmes qui se distinguaient le plus par leurs talents dans les classes

supérieures. Ils étaient surpris de trouver en lui un si grand fonds de science et de discernement pour les choses de Dieu, et le reconnaissaient volontiers pour leur maître en cette partie. Pour lui, il leur disait ce qu'il pensait avec beaucoup de simplicité, et rien ne contribuait plus à faire goûter ses avis que la modestie avec laquelle il les proposait, paraissant toujours se les donner à lui-même plutôt que les prescrire aux autres. Il était persuadé, en effet, que personne n'avait plus besoin que lui d'être animé au service de Dieu ; et, à ne consulter que son inclination particulière, il n'aurait passé ses récréations qu'avec un certain nombre de ses condisciples les plus capables de l'édifier. Mais il n'était point d'intérêts, quelque chers qu'ils lui parussent, qu'il ne se crût obligé de sacrifier à la règle de la maison, et, parce qu'elle demandait que les mêmes personnes n'affectassent point de se trouver habituellement ensemble, il s'était fait une loi, qu'il a toujours observée fort exactement, de ne se voir avec ses meilleurs amis qu'à certains jours de la semaine.

Il profitait aussi du temps des récréations pour faire connaissance avec ceux qui étaient nouvellement arrivés au collége. Il leur faisait

l'accueil le plus gracieux, les instruisait de la maison, prévenait leur ennui en jouant avec eux, et en leur rendant tous les petits services qui dépendaient de lui. Quand il avait gagné leur confiance par une conduite si obligeante, il ne songeait plus qu'à en faire usage pour les porter à Dieu. Le Ciel semblait prendre plaisir à seconder ses pieuses intentions : plusieurs m'ont avoué qu'ils n'avaient commencé à connaître la vertu qu'en connaissant Décalogne.

Mais le bien qu'il faisait n'était nulle part plus sensible que dans son quartier. (Je répète ici ce que j'ai dit dans ma préface, que je parle devant plus de cent témoins.) Sa présence en faisait un séjour de bénédiction, où l'on ne respirait que la piété, mais une piété solide et soutenue par un travail opiniâtre que Dieu bénissait, et auquel répondaient les succès les plus entiers. Il semble qu'on ne pouvait se défendre de devenir vertueux, ayant sous les yeux un modèle de vertu si engageant. Aussi tous, ou presque tous, paraissaient animés du même esprit, et se portaient à Dieu avec une ardeur qu'il serait difficile d'imaginer sans en avoir été témoin. Ils ne faisaient cependant que suivre Décalogne, qui les surpassait tous. Le maître était parmi eux comme le premier de leurs amis, et chacun

à l'envi allait au-devant de ce qui pouvait lui faire plaisir. S'il arrivait que quelqu'un s'écartât en quelque chose de son devoir, sa première, et souvent son unique punition, était d'essuyer les reproches de ses condisciples; mais c'étaient des reproches d'amis, qui partaient du cœur, et qui allaient au cœur. Tous enfin se comportèrent si bien, pendant plusieurs années que Décalogne demeura avec eux, qu'on remarqua depuis que pas un seul ne s'était mis dans le cas de subir aucune de ces punitions humiliantes qui supposent quelque faute considérable. A voir la concorde qui régnait entre eux, on les eût pris pour autant de frères dont tous les intérêts étaient communs. Pendant les récréations, les amusements les plus innocents leur faisaient goûter la joie la plus parfaite, cette joie pure que les remords n'inquiètent jamais parce qu'elle prend sa source dans le témoignage d'une bonne conscience. Le temps qu'ils n'employaient pas au jeu se passait en conversations amusantes, qui étaient souvent assaisonnées de quelques traits d'édification. Et tout cela se faisait, je ne dirai pas librement et sans contrainte, mais avec une émulation qui eut souvent besoin d'être modérée. C'est là que l'on voyait bien sensiblement combien la vertu con-

tribue plus efficacement au véritable bonheur que les plaisirs qu'on peut goûter dans le tumulte des passions. Tous vivaient heureux et contents ; tous avaient la paix dans le cœur, la sérénité sur le visage; tous enfin étaient tellement épris des charmes de la vertu, qu'ils auraient regardé comme la plus grande disgrâce de se voir obligés de quitter le quartier de Décalogne, où ils avaient tant de facilité pour la pratiquer. Un jour que le principal voulait en transférer un d'entre eux dans un autre quartier, tous en parurent également alarmés, et se réunirent pour lui demander que son choix tombât sur celui qui était arrivé le dernier. J'en ai vu plusieurs fondre en larmes lorsqu'au commencement d'une année ils se sont trouvés dans la nécessité de consentir à ce changement. Un entre autres, pour qui Décalogne avait eu toute sorte de bontés à son arrivée au collége, lui était tellement attaché, qu'on ne put jamais l'engager à se séparer de lui. Le maître qu'il devait quitter, et celui à qui il était destiné, avaient beau le presser de se rendre aux ordres des supérieurs, il ne leur répondait que par ses larmes. Se tournant enfin vers Décalogne : « Mon cher ami, lui dit-il, si tu ne m'enseignes pas un expédient pour me tirer d'embarras, je

vois bien qu'il faut que je te quitte. — Eh bien ! quel malheur ? répondit Décalogne ; tu devrais déjà l'avoir fait. Il n'est pas possible que tu restes ici sans l'agrément de M. le principal. — Eh bien ! reprit-il avec vivacité, je m'en vais le lui demander ; et je ne sors pas de chez lui qu'il ne me l'ait accordé. » Il plaida, en effet, si bien sa cause, que le principal, qui connaissait d'ailleurs la droiture de ses intentions, ne put lui refuser la grâce qu'il lui demandait.

Il arriva cependant un jour qu'un écolier du même quartier se mit dans le cas de recevoir quelque punition ; et, sans savoir encore celle qu'on lui réservait, mais craignant apparemment qu'elle ne fût trop rigoureuse, il commença par déclarer qu'il n'en subirait aucune. Il fallut, en conséquence, qu'il prît le parti de se retirer de la maison. Ses parents le placèrent dans un autre collége ; mais à peine y fut-il quelques jours, qu'il se repentit de sa démarche. La mort de Décalogne, qui arriva sur ces entrefaites, lui ayant encore fait faire de nouvelles réflexions, comme il le disait lui-même, il vint, au bout de trois mois, faire ses excuses au principal, et lui demander en grâce de le laisser rentrer dans le collége. Le principal, qui n'avait à lui reprocher que ce trait

d'indocilité, dont il paraissait assez repentant par la conduite qu'il tenait, consentit à le recevoir, à condition cependant qu'il se soumettrait à la punition qu'il plairait au maître de lui imposer. On peut juger qu'elle ne fut pas bien rigoureuse; mais il protesta qu'il souscrirait à tout, pourvu qu'on lui accordât d'aller reprendre sa place parmi ses anciens camarades, dans le quartier où il avait eu le bonheur de connaître Décalogne, et où il semblait qu'il pourrait vivre plus heureux que partout ailleurs.

Rien n'affligeait plus sensiblement Décalogne que lorsqu'il s'apercevait que quelqu'un de ses condisciples, après avoir suivi le sentier de la vertu, voulait retourner en arrière. Il n'était pas de moyens qu'il n'employât pour le délivrer d'une tentation si dangereuse. Il s'attachait d'abord à gagner sa confiance en jouant avec lui pendant les récréations, et en se prêtant à tout ce qui pouvait lui faire plaisir. S'il savait qu'il se fût attiré la disgrâce de quelqu'un de ses maîtres, il tâchait de le consoler, et l'engageait à réparer promptement sa faute. Quelquefois même, lorsqu'il connaissait particulièrement le maître, il allait lui demander excuse pour son camarade, et le faisait de si

bonne grâce, qu'il eût été impossible de lui rien refuser. Quand il s'était ainsi attaché celui qu'il voulait retenir dans les voies du salut, il commençait à lui parler plus ouvertement ; et bientôt il lui représentait avec tout le zèle dont il était capable, les malheurs dans lesquels il allait se précipiter en s'abandonnant à son inconstance. Quelle qu'eût été la cause de son relâchement, dissipation, respect humain, sociétés dangereuses, etc., il lui faisait de si vives instances, qu'il l'engageait à y renoncer absolument. Il tâchait ensuite de l'affermir et de l'encourager contre les différents obstacles qu'il pourrait encore rencontrer, lui promettant, de son côté, d'unir ses prières aux siennes, de le recommander à la sainte Vierge, ou de faire une communion à son intention. Voilà ce dont nous fûmes cent fois témoin.

Dans un temps où son maître était absent pour huit jours, il proposa à un de ses amis de se joindre à lui pour représenter à un de leurs camarades le besoin qu'il avait de travailler plus sérieusement qu'il n'avait fait jusqu'alors à l'affaire de son salut. Aux motifs les plus purs de la religion, qu'il lui allégua pour l'engager à le seconder dans cette bonne œuvre, il en ajouta un autre moins parfait, à la vérité, mais

pourtant bien louable, et où l'on reconnaît son cœur. « Quelle satisfaction pour notre maître, lui dit-il, si nous allions lui apprendre pour nouvelle à son arrivée qu'un tel est changé, qu'il est dans la disposition de se donner entièrement à Dieu ! »

Mais sa charité ne m'a jamais paru plus ardente que dans la conduite qu'il tint en une occasion à l'égard d'un de ses camarades. Ce jeune homme avait fait sa première communion avec lui, dans de grands sentiments de piété, et se conduisait encore d'une manière irréprochable aux yeux de ses maîtres et de ses condisciples. Décalogne crut cependant s'apercevoir qu'il se relâchait de sa première ferveur ; il lui en parla avec toute la liberté que lui donnait leur familiarité. L'autre lui avoua de bonne foi que depuis les vacances il avait négligé certaines pratiques de piété qu'il s'était imposées, et perdu de vue la plupart des résolutions qu'il avait prises au temps de sa première communion ; mais il ajouta en même temps qu'il ne croyait pas que tout cela fût nécessaire pour se sauver ; que tout le monde n'était point appelé à la perfection ; qu'il était lui-même d'un caractère trop léger pour s'occuper continuellement, comme lui, de la présence de Dieu. Décalogne,

pour ne pas l'éloigner, paraissait entrer dans ses raisons jusqu'à un certin point. Il était même le premier à l'égayer, et à lui proposer de jouer pendant les recréations ; mais il n'oubliait pas, lorsque l'occasion lui paraissait favorable, de le rappeler aux beaux jours de sa première communion, et de lui représenter les suites fâcheuses que pouvait avoir son relâchement. Le jeune homme l'écoutait, mais il s'en tenait toujours au plan de conduite qu'il s'était fait, protestant qu'il ne lui était pas possible d'en changer ni de redevenir ce qu'il avait été autrefois. Le peu de succès de ses premières démarches, loin de le rebuter, ne fit qu'enflammer de plus en plus son zèle. Il redoubla ses instances auprès de Dieu, dans la ferme confiance qu'il lui accorderait enfin ce qu'il ne lui demandait que pour sa plus grande gloire. Il eut, en effet, la consolation de voir ses vœux pleinement accomplis : son camarade, pendant une maladie fort longue, qui engagea ses parents à le rappeler auprès d'eux, répara de la manière la plus éclatante toutes ses négligences passées. Tant de bons exemples qu'il avait eus sous les yeux, tant de conversations édifiantes dont il avait été témoin, tant de sages avis qu'il avait reçus de la part de Décalogne, et qu'il

se rappelait alors, produisirent sur lui tout leur effet. Ayant su longtemps avant sa mort que sa maladie était désespérée, on l'entendait faire à Dieu, plusieurs fois le jour, le sacrifice de sa vie et de sa jeunesse, et le conjurer d'ajouter encore à ses souffrances, s'il le jugeait nécessaire, pour l'expiation de ses fautes passées. Il ne pouvait se lasser de parler de son cher Décalogne, et son plus grand désir eût été de pouvoir s'entretenir encore une fois avec lui. Quelques jours avant sa mort, il se fit recommander à ses prières par une personne qui venait de son pays à Paris. Enfin, après avoir souffert avec une constance héroïque les douleurs, ou, pour mieux dire, le cruel martyre d'une maladie de huit à neuf mois, il mourut dans les sentiments de la piété la plus tendre, et plein de reconnaissance pour le vertueux ami qui avait pris tant de soin de les lui inspirer.

C'est ainsi que les sages conseils et les conversations édifiantes de Décalogne produisaient leur effet, dans l'occasion, sur l'esprit de ses camarades. La seule crainte d'avoir à lui répondre après une fausse démarche suffisait souvent pour la leur épargner. Un d'entre eux était allé dîner en ville un jour de carême : on servit en gras. Le jeune homme, qui n'avait jamais

rien vu de semblable au collége, ni dans sa famille, en fut fort surpris, et jeta les yeux sur deux autres écoliers de sa connaissance qui étaient à la même table ; il vit qu'ils mangeaient les viandes qu'on leur avait servies. Un exemple si dangereux eût été bien capable de l'ébranler; mais il se rappela alors, comme on le sut depuis, l'idée de Décalogne, et ce qu'il lui avait quelquefois entendu dire sur le respect humain. Après avoir réfléchi quelques moments sur les mesures qu'il devait prendre pour ne manquer, ni à son devoir, ni à la compagnie, il sortit sans rien dire, se promena dans le jardin jusqu'à la fin du repas, rentra ensuite d'un air aisé, et se mit à table. La plupart des convives, qui s'étaient aperçus de son pieux artifice, admirèrent en silence, et respectèrent sa vertu. Chacun s'empressa de lui servir du dessert de toute espèce ; en sorte qu'il ne perdit rien pour avoir été fidèle à la loi de Dieu. Les deux autres écoliers lui avouèrent en sortant qu'ils n'avaient mangé qu'avec répugnance, et qu'ils étaient bien fâchés de n'avoir pas suivi son exemple.

La plupart des camarades de Décalogne, et ceux surtout de son quartier, avaient une si haute idée de sa vertu et une si grande confiance en lui, que, lorsqu'ils se disposaient à commu-

nier, ils l'en avertissaient la veille ou même plusieurs jours auparavant. Il se réjouissait alors avec eux du bonheur qu'ils devaient avoir, et leur disait tout ce que sa charité pouvait lui suggérer pour les engager à se préparer de la manière la plus parfaite à cette grande action, dont le fruit est toujours proportionné aux dispositions qu'on y apporte ; s'il s'apercevait, pendant les récréations suivantes, qu'ils se laissassent aller à une trop grande dissipation, il s'approchait d'eux comme pour prendre part à leurs divertissements, et ménageait adroitement l'occasion de les en avertir sans que les autres s'en aperçussent. Souvent sa présence leur en disait assez, et un seul de ses regards suffisait pour les arracher à leurs amusements les plus doux, et les attirer auprès de lui. Plusieurs ont avoué que ce qu'il leur disait alors les remplissait toujours d'une merveilleuse confiance, et qu'ils ne craignaient jamais de faire mal leur communion, quand Décalogne leur avait dit la veille un mot d'édification.

Son zèle ne se bornait pas à l'intérieur de la maison. Il eût voulu tenir en sa main, pour les offrir à Dieu, les cœurs de tous les hommes. Lorsqu'il apprenait que les écoliers des autres colléges faisaient leur première communion, ou

recevaient la confirmation, il s'unissait d'intention avec eux, et communiait ce jour-là pour leur obtenir de Dieu les grâces dont ils avaient besoin. La distance même des lieux n'était point un obstacle à sa charité. Le bien qu'il n'était pas à portée de faire par ses discours et ses exemples, il le procurait par ses lettres. Rien de plus édifiant que ce qu'il écrivait à quelques-uns de ses camarades pendant les vacances. Mais je ne puis m'empêcher de rapporter ici les avis qu'il donnait à une de ses sœurs qui se disposait à faire sa première communion. Ils sont si sages et si pleins de l'esprit de Dieu, qu'on aurait peine à les attribuer à un jeune homme de son âge, si l'on ne savait jusqu'à quel point il était éclairé dans les voies du salut, et combien il était plus en état que personne de donner des leçons sur la première communion, qu'il avait lui-même faite avec tant d'édification et de succès.

« Vous connaissez trop, ma chère sœur, combien je vous suis attaché, pour douter de la part que je prends à tout ce qui vous intéresse. C'est pour vous le prouver encore mieux que je vous écris aujourd'hui. J'ai appris que vous deviez faire votre première communion. Cette nouvelle m'a fait beaucoup de plaisir ; mais je

suppose qu'elle vous en fait encore davantage à vous-même, et que vous êtes véritablement pénétrée de cette grande action. Si vous aimez bien le bon Dieu, et que vous vouliez sincèrement vous donner à lui, vous ne sauriez la faire mal : mais si vous voulez user de réserve envers lui, et ne faire que la moitié du sacrifice, vous avez bien à craindre qu'il ne l'accepte point du tout. Mettez-vous donc bien dans l'esprit qu'il faut vous donner toute à lui, si vous voulez qu'il se donne tout à vous. Vous vous imaginez peut-être que vous ne sauriez toujours vivre dans la pratique de la vertu, et vous priver des amusements qui vous ont occupée jusqu'à présent. Saint Augustin pensait comme cela avant sa conversion; mais, croyez-moi, le bon Dieu sait bien nous dédommager quand nous avons le courage de faire quelque petit sacrifice pour lui plaire. La joie d'une bonne conscience est bien préférable à toutes les joies du monde. Ne négligez donc rien pour vous la procurer. Si vous cherchez Dieu bien sincèrement, vous le trouverez, et vous ferez bien votre première communion; mais si vous n'y êtes pas encore tout à fait disposée, je vous conseille de différer plutôt jusqu'à l'année prochaine. Il faut avoir bien pris son parti quand il s'agit d'une affaire de si

grande conséquence, et qui décide ordinairement du salut éternel. On ne fait sa première communion qu'une fois. Si vous aviez le malheur de la mal faire, je ne conçois pas comment vous pourriez jamais revenir à Dieu. Les autres communions qui viendraient à la suite de celle-là vous éloigneraient de plus en plus de lui ; la mort viendrait au bout de tout cela : où en seriez-vous ? Vous êtes assez raisonnable pour sentir tout ce que je vous dis. Je serais bien fâché assurément de vouloir vous détourner de faire votre première communion cette année, puisque je crois, au contraire, que c'est le plus grand bonheur que vous puissiez avoir, et, si vous la faites bien, c'est un grand pas de fait pour le salut ; mais je ne puis m'empêcher de vous répéter encore ce que l'on nous a dit cent fois lorsque nous nous préparions à notre première communion : que c'est un grand mal de ne pas la faire quand on a l'âge convenable ; mais que ce serait un mal bien plus terrible encore de la faire sans les dispositions nécessaires. Et il ne faut pas croire qu'on y soit bien disposé parce qu'on sait bien son catéchisme. Si cela était, nous avons ici de petits enfants de sept à huit ans qui seraient en état de faire leur première communion. Il faut que vous ayez

votre catéchisme dans le cœur bien plus encore que sur les lèvres. Il faut que vous soyez bien pénétrée des vérités de notre sainte religion, que vous les aimiez, que vous ayez déjà commencé à y conformer votre conduite. Une chose bien essentielle après cela, c'est votre confession générale. Il est impossible que vous fassiez bien votre première communion, si vous ne faites pas bien votre confession générale. Pour la bien faire, il faut prendre tout le temps nécessaire pour votre examen de conscience. Ce n'est pas le temps qui vous manquera; ma chère mère vous en donnera tant que vous voudrez pour cela. Il faut vous rappeler toutes les circonstances où vous vous êtes trouvée pendant toute votre vie. Quand nous étions ensemble, par exemple, nous avons eu bien des disputes. Il y a longtemps que vous avez oublié cela aussi bien que moi; mais il faut vous en ressouvenir à présent pour le faire oublier à Dieu dans votre confession générale; et ainsi du reste. Il faut ensuite accuser vos péchés, en dire le nombre, autant que vous pouvez vous en souvenir, en expliquer bien clairement toutes les circonstances. Quand j'allais à confesse chez nous, avant de venir à Paris, pour dire, par exemple, que j'avais menti, ou bien que j'avais eu des

disputes peut-être vingt fois, je disais seulement : J'ai quelquefois menti ; j'ai quelquefois eu des disputes. C'est comme si j'avais dit à mon confesseur : Devinez combien de fois ; devinez si c'étaient des péchés considérables, ou non? Enfin il faut que vous fassiez entendre à votre confesseur tout ce que vous voulez lui dire, aussi bien que vous l'entendez vous-même, et comme vous voudriez l'avoir fait à l'heure de votre mort. Voilà à peu près comment on nous a appris à faire notre confession générale quand nous avons fait notre première communion. Mais la partie la plus importante du sacrement de pénitence, c'est la contrition. Il faut donc que vous ayez une sincère douleur de tous vos péchés, d'avoir offensé en tant de manières Dieu, qui est si bon, qui ne vous a jamais fait que du bien, qui veut se donner à vous dès ici-bas, avec toutes ses grâces, et qui vous destine le ciel pour l'éternité. Il faut aussi que vous ayez formé un propos bien ferme de ne plus l'offenser. Mais songez bien qu'on ne saurait tromper Dieu. Quand vous dites à mon cher père ou à ma chère mère : Je suis fâchée de vous avoir offensé, ils sont obligés de vous croire sur votre parole ; mais vous savez que le bon Dieu lit mieux que nous-mêmes dans le fond de

notre cœur. Ainsi, nous aurions beau réciter des actes de contrition depuis le matin jusqu'au soir, s'ils ne partent point du cœur, c'est à peu près comme si nous ne disions rien. C'est donc par votre conduite que vous pouvez juger du ferme propos. Voyez, par exemple, si vous tâchez de faire vos prières avec plus de dévotion, si vous aimez à aller aux offices, à entendre la parole de Dieu, à faire des lectures de piété, à entendre parler de Dieu. S'il est vrai que vous ayez un véritable désir de faire une sainte communion, vous ne rechercherez plus de compagnies qui puissent vous dissiper ; vous renoncerez de bon cœur à la vanité, aux parures, aux ajustements de mondanité ; vous ne songerez qu'à plaire à Jésus-Christ, que vous voulez recevoir ; vous lui offrirez toutes vos actions; vous travaillerez en esprit de pénitence ; vous obéirez à mon cher père et à ma chère mère sans jamais répliquer ; vous aurez soin d'éviter toute sorte de disputes avec nos autres frères et sœurs : en un mot, vous laisserez là toutes les pensées frivoles de l'enfance, pour vous occuper entièrement de la grande affaire du salut et de l'éternité. C'est à peu près comme cela qu'on nous a dit qu'il fallait juger de notre ferme propos quand on nous a parlé de notre confes-

sion générale. Si ce sont là vos dispositions, comme je le crois, vous aurez lieu d'espérer que tout ira bien. Quand même il arriverait par hasard que vous fissiez quelque faute contre vos bonnes résolutions, il ne faudrait pas vous décourager pour cela. Le bon Dieu ne demande point la mort du pécheur; et nous serions bien à plaindre s'il ne voulait nous pardonner qu'une fois ; mais il faut tâcher au moins de ne jamais consentir à l'offenser de propos délibéré. N'oubliez pas surtout de vous mettre sous la protection de la sainte Vierge , et de la prier de tout votre cœur d'intercéder pour vous. Si elle demande à Dieu que vous fassiez bien votre première communion, vous pouvez compter qu'elle l'obtiendra. Je la prierai aussi de mon côté à cette intention, et je communierai pour vous le jour que vous ferez votre première communion. Je me recommande aussi à vos prières ; j'en ai un très-grand besoin. J'espère vous écrire encore dans quelque temps; mais en voilà bien assez pour une fois : il faut même que je vous aime comme je fais pour vous écrire une lettre aussi longue; car voilà plusieurs jours que je passe toutes mes récréations pour la faire; mais je ne regette pas mon temps ; j'en ferais encore mille fois plus pour vous engager à

bien faire cette grande action. Courage donc, ma chère sœur ; promettez-moi que vous aimerez le bon Dieu de tout votre cœur, et pour toujours ; c'est à cette condition que je vous promets de vous aimer moi-même, et d'être toute ma vie le plus affectionné de vos frères. J.-L.-M.-G. Décalogne de la Perrie. »

Non content d'exercer la charité sur les âmes, et d'une manière toute spirituelle, Décalogne tâchait encore de procurer aux pauvres tous les secours temporels qui dépendaient de lui. Nous avons vu dans son règlement combien il les estimait. Il se privait en leur faveur de la meilleure partie de l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. Il se faisait leur avocat auprès de ses camarades, et plaidait leur cause avec tant de succès, qu'on ne trouvait jamais vide une petite boîte dans laquelle il recueillait les aumônes qu'il leur destinait. Il en distribuait lui-même une partie les jours de promenade, et mettait le reste en réserve pour secourir plus efficacement une pauvre famille dont il connaissait la misère.

Rien ne paraît petit à celui qui fait tout en vue de plaire au plus grand de tous les maîtres. Avoir au pied de son lit un crucifix, une image de la sainte Vierge, un bénitier ; se lever au

premier coup de la cloche ; tenir ses livres, ses habits et ses autres meubles dans l'ordre et la propreté ; écrire correctement ; observer un silence religieux aux lieux et aux heures marqués ; élever de temps en temps son cœur à Dieu pendant le travail et même les récréations ; lui consacrer la première et la dernière pensée du jour : ce sont là autant de pratiques que Décalogne a toujours observées avec la plus exacte vérité. L'écolier imparfait pourra les appeler des minuties ; le libertin, des bigoteries ; mais le Saint-Esprit lui-même nous apprend que c'est cette exactitude dans les petites choses qui assure notre fidélité dans les plus importantes. Il n'y a point d'apparence, en effet, qu'on se détermine à transgresser les préceptes dans les points les plus essentiels, quand on est dans la disposition d'embrasser jusqu'aux conseils de la perfection.

Décalogne représentait un jour à un de ses camarades qu'il avait tort de causer dans les lieux où le silence était recommandé. « Vous ne m'avez jamais vu parler le premier, lui dit le jeune homme ; souvent même j'aurais envie de ne pas répondre à ceux qui m'adressent la parole ; mais ce serait me rendre ridicule, et les exposer à se mettre en colère contre moi.

« Si vous avez un moyen de parer à ces deux inconvénients, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me l'indiquer, je vous promets de le mettre en pratique. — J'en ai un infaillible et qui m'a toujours réussi, lui répondit Décalogne : d'abord je fais semblant de ne point entendre ceux qui me parlent, la plupart ne vont pas plus loin. S'il arrive que quelqu'un insiste, et que j'aie lieu de craindre qu'il ne se fâche de mon silence, je lui réponds par un *oui*, *non*, ou *je ne sais pas :* il est content, et ne m'en demande pas davantage. »

Autant il sentait d'attraits pour la pratique des moindres choses qui pouvaient être agréables à Dieu, autant il témoignait d'éloignement pour toutes celles qui auraient pu le moins du monde lui déplaire. Il était d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal effrayait ; et tous ceux qui l'ont connu sont intimement convaincus que, depuis le temps qu'il a commencé à se préparer à sa première communion jusqu'à sa mort, il ne s'est pas rendu coupable de la plus légère faute délibérée. Quelque éclairé qu'il fût dans la vie spirituelle, pour peu qu'une chose lui parût douteuse, il n'osait prendre sur lui de se décider sans avoir auparavant consulté. Ce qu'il faisait bien moins

par la crainte d'irriter en Dieu un juge tout-puissant que par amour pour le plus tendre et le meilleur des pères. Quelqu'un, en effet, qui croyait que cette extrême horreur qu'il faisait paraître pour les plus petites fautes pouvait avoir son principe dans un défaut de confiance en Dieu, lui disait un jour qu'il fallait agir plus simplement avec un si bon maître, et ne pas s'imaginer que Celui qui pardonne si volontiers aux plus grands pécheurs qui retournent sincèrement à lui, dût se montrer inexorable sur quelques fautes légères qui échappent à des enfants qui l'aiment véritablement, et qui ne sont habituellement occupés qu'à lui plaire. Mais partant de ce principe, il en tira lui-même une conséquence bien plus parfaite. « C'est, Monsieur, reprit-il, parce que Dieu est un père si bon et si miséricordieux, qu'il me semble qu'il n'est point de précautions que ses enfants ne doivent prendre pour se préserver de la plus légère offense contre lui. »

Un de ses camarades qui connaissait combien il craignait que Dieu ne fût offensé, racontait que, lorsqu'il ne le trouvait pas disposé à jouer avec lui pendant les récréations, ou à lui accorder ce qu'il lui demandait, il faisait semblant d'en être fort mécontent ; que Déca-

logne aussitôt prenant un air riant lui disait qu'il n'y avait pas là de quoi se fâcher, et se prêtait à tout ce qu'il désirait de lui.

Cette délicatesse de conscience qui, étant mal entendue, conduit également à l'opiniâtreté et au scrupule, produisait en Décalogne un effet tout opposé : jamais on ne vit personne se rendre avec plus de docilité que lui aux décisions et aux avis de son directeur et des maîtres, qu'il regardait en tout comme les interprètes de la volonté de Dieu.

Se sentant un jour agité de la tentation qui tourmenta si cruellement saint François de Sales, il vint s'en ouvrir à son maître, en un moment où il le vit seul, pendant une récréation qui se passait au quartier. « Monsieur, lui dit-il, les yeux baignés de larmes, je suis étrangement troublé depuis quelque temps ; le démon ne cesse de me dire que, quelque chose que je fasse pour obtenir le pardon de mes péchés, et persévérer dans la vertu, je ne pourrai jamais y réussir. — Et vous êtes assez simple, lui dit le maître, pour écouter le démon, sachant, comme vous dites, que c'est lui qui vous parle ? — Il parle malgré moi, répondit Décalogne, et je ne puis m'empêcher de l'entendre. — Mais n'est-il pas vrai, ajouta le

maître, que c'est bien sincèrement que vous voulez aimer et servir Dieu? — Ah! Monsieur, reprit-il, de tout mon cœur et pour toujours; il m'a trop aimé pour que je l'abandonne jamais. — Eh bien! continua le maître, laissez donc parler le prince du mensonge, sans vous en mettre en peine, et croyez que si vous étiez si loin des voies du salut, il ne s'empresserait pas tant de vous le faire observer. Tout ce qu'il prétend, c'est d'ébranler votre fidélité envers Dieu, de vous jeter dans le découragement, et de vous dégoûter enfin de la vertu, en vous persuadant que c'est en vain que vous la pratiquez. » Comme il avait une entière confiance en ses supérieurs, l'entretien qu'il eut avec son maître rétablit le calme dans son esprit, et cette tentation ne parut plus l'inquiéter en aucune manière, jusqu'au temps de sa mort, qui arriva environ six semaines après.

Naturellement ennemi de tout déguisement, jamais il n'eut d'intérêt plus cher que la vérité, et l'on pouvait compter que ses paroles comme ses actions n'étaient que l'expression la plus fidèle des sentiments de son cœur. Il paraissait même sur son visage et dans tout son extérieur un certain air de candeur et d'ingénuité qui prévenait comme nécessairement en sa faveur.

Aussi avait-il toute la confiance de ceux qui le connaissaient, et ses camarades n'étaient jamais plus sûrs de trouver créance que quand ils pouvaient s'appuyer de son autorité.

Il se trouva un jour dans un pas qui eût été bien glissant pour quiconque aurait moins aimé la vérité. Il s'agissait d'avoir un prix à la fin d'une année ; un mensonge pouvait le lui assurer. Ce qui rendait la chose douteuse était une lettre mal formée. Le professeur, qui connaissait sa vertu et sa bonne foi, le fit venir pour lui demander quel mot il avait voulu mettre. Il déposa ingénument contre lui-même, et n'eut qu'un premier *accessit.* « Si vous eussiez été parti pour les vacances, comme vous avez eu occasion de le faire, lui dit alors son maître, on ne vous aurait pas appelé en témoignage contre vous-même ; les places étaient arrangées en votre faveur, vous auriez eu le prix. — Il est vrai, répondit-il ; mais j'aurais eu ce qui ne m'appartenait pas. » Le professeur cependant ne laissa pas sa franchise sans récompense ; il lui donna lui-même un prix.

S'il arrivait à Décalogne de se trouver enveloppé dans quelque punition générale, comme s'il se fût reconnu le plus coupable de tous, il remplissait la tâche commune avec la même

fidélité que ses devoirs ordinaires; ce qui lui prenait beaucoup plus de temps qu'aux autres, et lui attirait de la part de ses meilleurs amis le reproche bien honorable d'une exactitude scrupuleuse, qui s'étendait, disaient-ils, jusque sur les points et les virgules. Il se contentait alors de leur répondre en riant, qu'après avoir été puni pour leur faute, il ne voulait pas mériter de l'être pour sa négligence personnelle.

Bien des jeunes gens paraissent vertueux tant que rien ne s'oppose à leurs inclinations et ne blesse leur amour-propre ; mais à la première contradiction qu'ils ont à essuyer, on les voit se démentir. S'il leur échappe une faute, tout est perdu, ils se laissent aller au découragement, et ne craignent plus d'en commettre mille. S'ils s'attirent quelques réprimandes, quelques punitions auxquelles ils ne sont point accoutumés, c'en est fait, ils abandonnent le service de Dieu et le soin de leur salut, comme s'ils voulaient se venger sur la vertu même, et aux dépens de leur âme, de l'injure faite à leur amour-propre. La vertu de Décalogne ne connut jamais toutes ces faiblesses. Les moindres fautes, comme on le sait, en étaient de considérables à ses yeux ; jamais cependant

on ne le vit se décourager lorsqu'il lui en était échappé quelqu'une. Le parti qu'il prenait alors était de s'en humilier aussitôt devant Dieu, et de songer aux moyens de la réparer promptement. S'il arrivait qu'on lui fît quelque réprimande, et je sais que quelqu'un chercha plus d'une fois l'occasion de lui en faire, pour avoir le plaisir d'admirer sa vertu, toujours il la recevait avec docilité et reconnaissance, et l'on peut croire qu'il n'aurait pas témoigné moins de soumission s'il se fût trouvé dans le cas de subir quelque correction plus sévère. Un de ses camarades, comme pour éprouver sa vertu, lui demandait ce qu'il ferait si on le condamnait aux punitions les plus sensibles à un écolier. « Si on m'y condamnait, répondait-il, c'est que je l'aurais mérité. » Un de ses supérieurs qui ne le connaissait pas encore lui imposa un jour une tâche considérable pour une faute dont il n'était nullement coupable, quoique les apparences fussent contre lui. Cette épreuve, qui devait lui être si sensible, ne le troubla point; il n'y opposa ni plaintes ni murmures. Content du témoignage de sa conscience, il ne songea pas même à s'excuser, et accepta la punition sans répliquer un seul mot, selon ce qu'il s'était proposé dans son règlement.

La manière dont il se comportait à l'égard de ses maîtres répondait parfaitement au reste de sa conduite. Il leur était sincèrement attaché, et ne laissait échapper aucune occasion de le leur témoigner. N'ignorant pas qu'ils étaient comptables à Dieu de son âme, au péril même de la leur, il était bien éloigné de condamner leur vigilance et leur attention à observer sa conduite ; c'est par là, au contraire, qu'ils lui paraissaient mériter son attachement et toute sa reconnaissance. Il respectait en leur personne l'autorité de Dieu même, et leur obéissait en tout, par affection beaucoup plus encore que par devoir. Les avis qu'il recevait d'eux étaient des ordres pour lui. Il était rare cependant qu'on se vît obligé de lui en donner, à moins que ce ne fût pour régler et modérer son ardeur dans le bien.

Pendant les récréations et les promenades, il ne se trouvait nulle part plus volontiers qu'en la compagnie de son maître ; le maître, de son côté, ne se serait point lassé de converser avec lui ; mais comme il se devait à tous ses écoliers, et qu'il n'était pas fâché d'ailleurs qu'ils profitassent eux-mêmes de la compagnie de Décalogne, il crut devoir l'avertir un jour de ne pas se trouver auprès de lui avec tant d'assiduité.

Il reçut l'avis de fort bonne grâce, et sans en demander même la raison il s'y rendit avec toute la docilité qu'on pouvait attendre de lui.

Mais ce n'était pas seulement en ce qui regardait les devoirs de la religion et de la société qu'il se croyait obligé de déférer aux avis de ses maîtres ; il s'était fait une loi de suivre en tout la méthode qu'ils lui prescriraient, comme la meilleure et la plus propre à assurer le succès de ses études : loi qu'il observait si fidèlement, qu'il ne voulait pas même lire un livre, quelque bon qu'il fût d'ailleurs, sans s'être informé auparavant à son maître si cette lecture lui convenait dans les circonstances où il se trouvait, et pouvait contribuer à son avancement.

Quelques jours avant sa maladie, il lut un devoir au quartier. Le maître, qui le trouva supérieurement fait, le lui fit relire une seconde fois, et en fit remarquer les beautés à ses écoliers. Son humilité en fut alarmée ; et pour mettre fin aux louanges qu'on lui donnait en cette occasion : « Je n'aurais pas si bien fait sans secours, dit-il à son maître ; mais en repassant mes auteurs, comme nous l'a recommandé notre professeur, j'y ai trouvé plusieurs phrases qui revenaient assez bien au devoir, et dont j'ai fait assez bon usage. »

Un de ses supérieurs lui disait un jour en badinant qu'il ne s'apercevait guère qu'il eût part dans ses prières. « Ah ! Monsieur, lui répondit-il avec le ton d'ingénuité qui lui était ordinaire, je sens trop ce que je vous dois pour vous oublier ; je prie pour vous tous les jours; mais mes prières sont si faibles, qu'il n'est pas surprenant que vous n'en ressentiez pas les effets. »

Ce que Décalogne était au collége, il l'était au dehors. Le curé de sa paroisse, qui ne le voyait que pendant les vacances, était tellement édifié de sa piété, qu'il le citait en toute rencontre comme le plus parfait modèle de vertu qui fût dans la ville. Bien loin, en effet, de se relâcher de ses exercices de piété lorsqu'il se trouvait dans le monde, il profitait de son loisir pour les multiplier. Il redoublait alors de vigilance, n'ignorant pas que la vertu d'un jeune homme n'est jamais plus exposée que dans ses jours de repos, pendant lesquels il perd souvent les mérites et le fruit de plusieurs années de travaux et de combats. Nous avons vu dans son règlement qu'il consacrait ses vacances à la sainte Vierge, et que son zèle s'étendait jusque sur ses camarades, pour lesquels il se proposait de demander, comme pour lui, la grâce de passer

dans la pureté et l'innocence un temps si dangereux. Il entendait tous les jours une ou plusieurs messes, et s'approchait des sacrements aussi fréquemment qu'au collége. Ses parents, qui avaient trouvé moyen de l'observer dans sa chambre, remarquèrent qu'il faisait le matin trois quarts d'heure d'oraison à genoux, et environ une demi-heure le soir. Ses lectures de piété étaient plus fréquentes alors qu'en aucun autre temps de l'année. Il récitait tous les jours le chapelet; et au retour des dernières vacances qu'il alla passer dans sa famille, il disait à un de ses amis qu'il ne lui avait pas été possible de le réciter souvent à genoux, parce qu'il était rare qu'il se trouvât seul dans le jardin, où il se retirait pour cet exercice. Comme il ne se conduisait jamais que par principe de religion, il n'était pas nécessaire qu'une règle lui prescrivît le travail; il donnait tous les jours une partie considérable de son temps à l'étude; et ses parents n'eurent jamais de plus grands reproches à lui faire que de travailler avec trop d'assiduité. Ils étaient souvent obligés de fixer le temps qu'il pourrait rester dans sa chambre; il se faisait alors un devoir de leur obéir, et toute sa conduite n'était qu'une attention continuelle à leur donner toutes les marques de respect et de

soumission qu'on peut attendre d'un enfant bien né. Personne n'était plus à portée que lui de se livrer pendant les vacances à tous les amusements qui ont coutume de flatter le plus un jeune homme. Il ne tenait qu'à lui de monter à cheval, de se procurer l'agrément de la pêche et de la chasse sur les terres de Boulan, dont son père est seigneur, et qui se trouvent aux portes de la ville ; mais la dissipation tumultueuse qu'entraînent ordinairement ces exercices lui paraissait incompatible avec la paix intérieure et la douce tranquillité de la vertu. Il lui arrivait cependant quelquefois d'accompagner son père à la chasse ; mais il était aisé de s'apercevoir qu'il ne le faisait que par complaisance, et il avait coutume de dire assez plaisamment qu'il ne se sentait pas beaucoup de vocation pour courir après des lièvres.

L'habitude de la vertu qu'il avait heureusement contractée dans le collége lui en facilitait la pratique, et la lui rendait comme nécessaire au milieu du monde ; en sorte que ce qui est écueil pour la plupart des jeunes gens n'était pour lui qu'une occasion d'acquérir de nouveaux mérites. Sa piété, aussi prudente que solide, se soutint toujours également dans les circonstances les plus critiques comme au milieu des

scandales du siècle. Il semblait même que rien ne lui faisait sentir plus vivement l'importance du salut, et ne l'animait plus efficacement à y travailler, que l'empressement avec lequel il voyait la plupart des hommes courir à leur perte.

Il ne connaissait point les faiblesses du respect humain. Jamais on ne le vit dissimuler ses sentiments, ni approuver en apparence ce que sa conscience désavouait. Sa délicatesse à cet égard était extrême ; et toutes les fois qu'on l'interrogeait, ou que l'occasion lui paraissait l'exiger, il faisait connaître sa façon de penser, sans manquer aux égards dus aux personnes devant lesquelles il parlait, mais aussi avec cette honnête liberté qui sied toujours à la vérité. On lui demandait un jour en ma présence, chez ses parents, à quelle profession il se destinait : « A celle à laquelle il plaira à Dieu de m'appeler, répondit-il ; mais je crois que je suis encore trop jeune pour me décider sur un choix où il s'agit de mon salut. » Son père alors, sans prétendre forcer en rien sa vocation, lui nomma un état, qu'il serait fâché, lui disait-il, de lui voir embrasser. « J'en serais fâché aussi, mon cher père, reprit-il fort respectueusement; car vous savez que ce qui ne vous fait pas plaisir

ne saurait m'en faire ; mais cependant si je venaisà reconnaître clairement que Dieu m'appelât à cet état, que voudriez-vous faire? Il faudrait bien nous résoudre tous deux à lui obéir; et vous m'aimez trop, sans doute, pour vouloir que j'exposasse mon salut en résistant aux vues de la Providence. »

C'est par une conduite si vertueuse et si sage que Décalogne faisait pendant ses vacances les délices de sa famille, et l'édification de tous ceux qui le connaissaient. Aussi rapportait-il au collége toute la ferveur de sa piété et toute son ardeur pour le travail; jamais on ne s'aperçut que le commerce du monde lui eût été préjudiciable. Toujours le même, loin de ses maîtres comme sous leurs yeux, au sein de sa famille comme au milieu de ses camarades, en santé comme en maladie, jamais, j'ose en attester plus de cent témoins qui sont encore au collége, jamais on ne le vit se démentir, je ne dirai pas pendant un mois, ni une semaine, ni un jour, mais pas même en une seule occasion ; et jusqu'au dernier soupir, nous le vîmes marcher d'un pas égal en la présence de Dieu, et uniquement occupé du soin de lui plaire. Ses maîtres surtout, et ceux qui l'ont connu plus particulièrement, lui ont toujours rendu ce

témoignage, que, de quelque côté qu'ils aient envisagé sa conduite, jamais ils n'ont remarqué en lui une action, une parole, un mouvement qui ne fût dans l'ordre et selon Dieu ; en sorte que, pour achever de le peindre en un trait, nous pourrions dire de lui ce qu'on a dit de saint François de Sales, que ce qu'il y avait de plus admirable et de plus extraordinaire dans sa vertu, c'est qu'il n'y paraissait rien d'admirable ni d'extraordinaire.

Sa maladie et sa mort nous feront connaître plus sensiblement encore jusqu'où allaient son détachement des choses de la terre et son grand amour pour Dieu.

TROISIÈME PARTIE

Il n'était rien qu'on ne dût se promettre, par la suite, d'un jeune homme qu'on voyait déjà élevé à un si haut degré de perfection ; et sa vertu sans doute était trop bien affermie pour qu'il soit permis de lui appliquer ce qu'on a coutume de dire à la mort des autres enfants d'heureuse espérance, que le Seigneur se hâta de le tirer du milieu de l'iniquité de peur que la malice du siècle ne corrompît les heureux penchants de son cœur : mais il me semble qu'eu égard au grand fonds de mérites qu'il s'était acquis, on pourrait dire de lui avec plus de raison, qu'en peu de temps il avait beaucoup vécu, et assez pour le ciel ; et que Dieu, dans les vues toujours mystérieuses de sa providence, ne voulut pas qu'une vertu qu'il destinait spécialement à servir de modèle à la

jeunesse lui devînt en quelque sorte étrangère, et moins propre à fixer son attention, en passant par les autres âges de la vie.

Décalogne tomba malade le 6 décembre, jour de saint Nicolas, qu'il prenait pour son patron, comme nous l'avons vu dans son règlement. Il se portait parfaitement bien le matin ; l'après-midi, il se rendit comme les autres à la promenade ; et l'on se rappela depuis qu'il avait eu occasion d'y exercer une œuvre de charité : ayant rencontré dans la campagne des paysans qui avaient besoin d'une corde qu'ils ne pouvaient se procurer qu'en retournant au village voisin, il les tira d'embarras en offrant aussitôt son mouchoir, qui leur en tint lieu. Au retour de la promenade, il se sentit attaqué d'un mal de tête assez violent ; ce qui ne l'empêcha pas cependant de se mettre à l'étude comme les autres. Son maître, qui s'aperçut qu'il travaillait avec peine, l'envoya se coucher. Le lendemain matin, comme il paraissait avoir un peu de fièvre, il le fit conduire à l'infirmerie. Il y resta quelques jours, sans qu'on soupçonnât le moindre danger. La fièvre l'avait déjà quitté ; il ne lui restait qu'une pesanteur de tête dont on ne craignait nullement les suites. Il sut mettre à profit cet intervalle, et en fit un

temps de retraite pour se préparer à la fête de Noël, qui n'était pas éloignée. L'exercice de la conformité à la volonté de Dieu lui paraissant le plus convenable à sa situation actuelle, et le plus propre à sanctifier tous les autres, il s'en occupa plus particulièrement. Outre ses prières ordinaires, qu'il fit toujours avec la même dévotion jusqu'au dernier jour de sa vie, il en faisait quelques particulières à certaines heures du jour, surtout pendant la messe de communauté, à laquelle il ne manqua jamais d'assister en esprit. Comme il ne lui eût pas été possible, à cause de son mal de tête, de soutenir longtemps son attention, il se contentait de lire de temps à autre quelques versets de l'*Imitation,* dont il s'occupait selon que son état le lui permettait.

Mais en pensant à lui-même il n'oubliait pas ceux de ses camarades sur lesquels sa charité pouvait encore s'étendre. Il en trouva plusieurs à l'infirmerie qui racontèrent depuis, eux-mêmes, qu'il les édifiait autant par ses discours que par sa conduite. Il tâchait de les consoler ; il les exhortait surtout à prendre leur mal en patience, et à se résigner à la volonté de Dieu. « Que gagnerions-nous à nous impatienter? leur disait-il un jour. Loin de hâter par là

notre guérison, nous ne ferions qu'aigrir le mal, dont nous perdrions encore tout le mérite devant Dieu. »

Cependant la maladie commença à se déclarer, et l'on s'aperçut qu'elle était sérieuse. Le danger où il se trouvait réveilla dans tous les cœurs l'attachement qu'on avait pour lui, et fit sentir mieux que jamais combien il était chéri dans la maison. Plusieurs de ses camarades sollicitaient avec empressement la permission d'aller lui rendre visite à l'infirmerie ; quelques-uns s'y introduisaient sous différents prétextes, pour avoir la consolation de le voir encore une fois avant sa mort.

Avant que le mal fît de nouveaux progrès, on pensa à lui faire administrer les sacrements. On n'eut pas besoin, pour l'en prévenir, d'avoir recours à ces détours dont on a coutume d'user lorsqu'on veut engager un malade à mettre ordre à sa conscience : ménagements souvent bien cruels, puisqu'ils entretiennent dans l'impénitence un nombre infini de pécheurs, qui emportent dans le tombeau la vaine espérance de bientôt guérir, et qui peut-être se seraient tournés sincèrement vers Dieu, si on leur eût laissé entrevoir le danger où ils étaient de tomber entre ses mains. On savait

assez combien peu Décalogne tenait au monde, et que rien ne pouvait être plus conforme à ses désirs que la proposition qu'on lui ferait de se disposer à recevoir les sacrements ; elle lui causa, en effet, la joie la plus sensible. Il se prépara à cet acte de religion comme pour la dernière fois de sa vie, et ne fit en cela que ce qu'il avait toujours fait lorsqu'il était en santé. S'étant rappelé, dans la revue qu'il fit de toutes ses actions, qu'il avait contracté une petite dette envers un jeune homme de son pays étudiant dans un séminaire de Paris, il fit appeler un de ses maîtres, qu'il pria de vouloir bien se charger de sa bourse, et de payer ce qu'il devait à la personne qu'il lui indiqua. « Vous le ferez vous-même lorsque vous serez guéri, lui répondit le maître. — Vous supposez donc que je ne doive pas mourir ! reprit le malade. Pour moi, qui ai tout lieu de croire le contraire, je vous prie en grâce de me rendre ce service. » Il fallut consentir à ce qu'il demandait. Il s'entretint ensuite un moment sur la mort, et sur le détachement des choses de la terre. Quelqu'un qui était présent, et qui le connaissait particulièrement, lui dit alors que puisqu'il s'attendait à mourir il fallait qu'il lui promît de se souvenir de lui quand il serait

dans le ciel. « Ah ! Monsieur, reprit-il aussitôt, vous me jugez bien favorablement ; mais il faut se trouver bien pur pour être admis dans la société des saints, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de trembler, quand je me rappelle que des solitaires en ont été exclus après avoir passé tant d'années dans la pratique des plus rudes austérités. — Mais, lui dit-on, c'est parce qu'ils n'ont pas persévéré jusqu'à la fin, et ce sont là de ces coups de la justice divine aussi rares qu'ils sont terribles, et qui ne sauraient être que la suite et la punition de quelque orgueil secret, ou de tout autre vice semblable ; ce serait faire injure à Dieu, le plus tendre des pères, de croire qu'il pût perdre, à la mort, des enfants qui se sont sincèrement appliqués pendant leur vie à faire sa volonté : c'est alors, au contraire, qu'il se déclare plus particulièrement leur Sauveur, qu'il leur envoie des anges pour les fortifier, et que la Reine des anges emploie tout son crédit pour les faire triompher des derniers assauts que leur livre l'ennemi du salut. » A ces paroles, il interrompit celui qui lui parlait pour s'écrier : « *Maria, o nomen sub quo nemini desperandum !* Oui, poursuivit-il, je suis rempli de consolations, et il me semble que je ne crains plus la

mort, quand je pense que j'ai pour protecteurs la sainte Vierge, saint Joseph et saint Michel. » Il fut confessé la veille du jour où on devait lui administrer le saint Viatique. Il le reçut avec les sentiments de la plus tendre dévotion, conjurant ceux qui venaient lui rendre visite de demander à Dieu qu'il lui accordât toutes les grâces qu'il pouvait espérer de la communion qu'il venait de faire. Il demanda aussi qu'on le recommandât aux prières de ses camarades. Depuis ce temps-là il oublia entièrement le monde, pour ne plus s'occuper que de la pensée de la mort et de l'éternité. Il lui était d'autant plus facile à se livrer alors à cette sorte de méditation, qu'il en avait toujours reconnu l'importance, et que lors même qu'il était en santé, il en faisait un de ses exercices les plus familiers. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à lui en rappeler le souvenir ; au lieu de signets, dans ses livres de classe, il se servait de petites images sur lesquelles étaient imprimées, ou écrites à la main, différentes maximes de l'Écriture sainte dont la plupart avaient rapport à la mort ; il s'en entretenait toujours volontiers, lorsqu'il en trouvait l'occasion. Quelques jours avant qu'il tombât malade : « Je ne comprends pas,

disait-il à deux de ses camarades, comment nous perdons si aisément de vue la pensée de la mort, tandis qu'elle peut nous surprendre à chaque instant : et qui sait, ajouta-t-il, si elle n'est déjà prête à frapper quelqu'un de nous trois? » Aussi était-on bien persuadé qu'il était habituellement disposé à aller paraître devant Dieu. Quelques-uns de ses condisciples à qui on rapportait à peu près dans le même temps les circonstances tragiques d'une mort subite, disaient qu'il était bien triste de se trouver ainsi aux portes de l'éternité sans avoir eu un moment pour se reconnaître ; mais ils exceptaient Décalogne : « car, pour lui, ajoutaient-ils, il n'y a point d'apparence que la mort le surprenne jamais. »

Mais rien ne contribua davantage à mettre en évidence ses dispositions à cet égard que la résignation avec laquelle il envisagea ce dernier passage, et la tranquillité d'âme avec laquelle il le soutint. Comme s'il eût prévu que sa patience dût être bientôt mise à l'épreuve, il était convenu avec un de ses camarades de demander à Dieu cette vertu l'un pour l'autre dans une communion qu'ils firent à cette intention l'avant-veille du jour où il tomba malade. Aussi ne l'entendit-on jamais se plaindre

pendant tout le cours de sa maladie ; et quand on l'interrogeait sur son état, il avait coutume de répondre qu'il n'allait pas mal. Quelqu'un qui lui avait entendu souvent répéter la même chose ne put s'empêcher de lui dire un jour qu'il ne lui paraissait pas possible qu'il se trouvât si bien qu'il le disait, et même qu'il ne ressentit de vives douleurs. « Il est vrai, répondit-il, que je souffre un peu ; mais le Seigneur a soin de proportionner mes souffrances à ma patience, et comme je n'en ai pas beaucoup, il ne me donne pas beaucoup à souffrir. »

Il n'oublia pas en ses derniers moments l'humilité, sa vertu favorite, dont on peut dire qu'il fut l'apôtre parmi ses camarades. Ne pouvant plus alors la recommander aux autres, il tâchait encore de la perfectionner en lui-même, et il semble qu'avant d'aller paraître devant Dieu, il voulait faire un dernier effort pour détruire en lui jusqu'au germe de l'orgueil. N'était-ce pas, en effet, un spectacle bien attendrissant de voir cet aimable enfant, couché sur un lit de douleur et aux prises avec la mort, tout occupé du soin d'acquérir l'humilité? Une personne qui se trouvait auprès de lui dans un moment où il paraissait souffrir beaucoup, voulait l'exhorter à la patience.

« Il est vrai, lui répondit-il, que c'est une vertu dont j'ai bien besoin; mais je vous en prie, demandez pour moi l'humilité. »

Nous avons vu qu'il demandait à Jésus-Christ d'être à son exemple obéissant jusqu'à la mort : aussi le fut-il jusqu'au dernier soupir. Quelque rebutants que fussent les remèdes qu'on lui ordonnait, jamais il ne témoignait la moindre répugnance lorsqu'il s'agissait de les prendre, et toutes les fois qu'on lui en présentait, tout accablé qu'il était par la violence de la maladie, on voyait encore se réveiller en lui cette ardeur qu'il avait toujours fait paraître pour l'obéissance, et qui semblait lui rendre une nouvelle vigueur, en sorte que jusqu'au dernier jour de sa vie il avait le courage de tenir lui-même le vase dans lequel on lui présentait sa potion.

Quoiqu'il n'ait jamais paru content de ce qu'il faisait pour Dieu lorsqu'il était en santé, et qu'on puisse dire véritablement de lui qu'il a opéré son salut avec crainte et tremblement, on remarqua cependant qu'aux approches de la mort, en ce moment décisif qui déconcerte toujours le pécheur le plus intrépide, qui jette souvent le trouble dans l'âme de celui qui s'y est le mieux préparé, il paraissait lui-même

dans la plus parfaite tranquillité. Il n'y eut qu'une circonstance où, à la vue des jugements de Dieu, il sentit s'élever en son âme un léger trouble, mais qui fut aussitôt dissipé par le souvenir de la tendre dévotion qu'il avait toujours eue envers la sainte Vierge. Au milieu de la nuit qui précéda sa mort, quelques-uns de ses camarades qui étaient couchés à l'infirmerie l'entendirent s'écrier : « Seigneur, ayez pitié de moi. Hélas ! je sens mieux que jamais combien je vous ai offensé ; mais vous savez que j'ai tâché de faire pénitence, et j'espère que vous recevrez mon âme entre vos mains : non, mon aimable Sauveur, je me verrais au milieu des flammes, que je ne renoncerais pas à l'espérance de mon salut. Je suis content, disait-il en un autre moment ; grâce à Dieu, mon âme est en paix. »

L'esprit de piété dominait tellement en lui, que, dans le temps même du délire, on lui entendait dire les choses du monde les plus édifiantes. Tantôt il faisait des actes de contrition et d'amour de Dieu ; d'autres fois il récitait des psaumes et des cantiques, ou bien il parlait de Dieu et de la sainte Vierge : ce qui faisait dire au médecin « qu'il traitait deux malades ; qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre, mais

que s'il était permis de prononcer d'après ce qui arrive dans le délire, il dirait que l'un était un ivrogne, parce qu'il ne parlait que de vin ; et l'autre un saint, parce qu'il ne parlait que de Dieu. » Pour le tirer de l'assoupissement dans lequel il tombait assez fréquemment les derniers jours de sa vie, on lui montrait le crucifix. L'aspect de ce signe sacré de notre rédemption lui donnait une nouvelle vigueur ; il le prenait entre ses mains, le considérait quelque temps attentivement, et le baisait avec la dévotion la plus respectueuse. Un jour qu'il repoussait le bras de celui qui le lui présentait, on crut d'abord qu'il était en quelque accès de delire ; mais on se trompait ; c'était pour faire son acte d'adoration plus respectueusement, en commençant par un signe de croix. Quand il perdait l'usage de la parole, on lui voyait encore remuer les lèvres pour prier. Le jour de sa mort, en un moment où il ne pouvait pas parler, il fit à plusieurs reprises un petit sourire avec un signe de tête à une personne qui se trouvait auprès de son lit. Il n'était pas aisé de deviner ce dont il pouvait avoir besoin ; on s'avisa de lui présenter un crucifix ; l'empressement avec lequel il s'en saisit ne permit pas de douter qu'on ne fût tombé dans sa pen-

séc. Il le considéra quelque temps, comme dans un saint ravissement, et le baisa ensuite plusieurs fois d'une manière qui annonçait les grands sentiments de confiance et d'amour dont il était pénétré.

Il eut pendant le même jour un intervalle où il parut aller mieux. Ayant alors la parole fort libre, il témoigna le désir qu'il aurait de communier encore une fois ; on lui représenta que l'Église, par respect pour l'auguste sacrement de nos autels, ne permettait pas qu'on le reçut deux fois en viatique en si peu de temps, mais qu'il pouvait communier spirituellement, et croire que Dieu lui tiendrait compte de son désir. Quelque temps après, on lui demanda s'il se sentait bien disposé à faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Il répondit qu'il était prêt : que rien sur la terre n'excitait ses regrets ; qu'il sentait bien que sa fin était proche, et que c'était pour cela qu'il aurait souhaité de recevoir encore une fois le saint viatique. Mais Dieu, content de ses pieux désirs, voulait se communiquer plus pleinement à lui, en l'appelant ce jour-là même à sa gloire.

Le soir, lorsqu'il ne lui restait plus que quelques instants de vie, il ne voulut pas se dispenser de payer à Dieu le tribut ordinaire

de ses prières. Il les récita avec toute la ferveur de sa dévotion, et d'une manière qui toucha tous ceux qui étaient présents. Ce qui fit que quelqu'un le compara à ce saint évêque (1) qui songeait encore à l'observation de la loi du jeûne lorsqu'il allait terminer sa vie par le martyre. Après ses prières, il récita d'un ton de voix fort intelligible le *Benedictus*, dont plusieurs versets, et le dernier surtout, *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent,* etc., convenaient si parfaitement à son état. Il fut encore environ une heure après cela comme en méditation, et mourut dans la paix la plus profonde, sans éprouver aucune de ces agitations convulsives qui font d'un agonisant l'objet le plus effrayant pour la nature. Sa mort, aussi paisible que sa vie, fut comme un doux sommeil ; on n'entendit pas même le dernier soupir. Ce vertueux enfant s'était tellement accoutumé pendant sa vie à séparer les intérêts de son corps d'avec ceux de son âme, que cette dernière séparation lui était comme naturelle, et devenait pour lui, comme pour l'Apôtre, un sujet de consolation et de joie. Dans la matinée du jour de sa mort : « Ah! disait-il en regar-

(1) Saint Fructueux, évêque de Tarragone.

dant attentivement ses bras, quand me verrai-je une bonne fois dégagé de ces liens qui me sont si incommodes? » Il mourut la nuit du 23 au 24 décembre de l'année 1768, âgé de seize ans et demi.

Les écoliers de son quartier, qui apprirent cette triste nouvelle le matin, en furent touchés au delà de ce qu'on peut imaginer. Mais bien persuadés qu'une telle mort ne pouvait être que précieuse aux yeux du Seigneur, ce n'était que pour eux-mêmes qu'ils regrettaient leur camarade, et parce que chacun d'eux perdait en lui un ami sincère et un modèle de vertu. Ils avaient si peu d'inquiétude sur son sort, qu'au lieu du *De profundis*, qui se récite en pareille occasion, ils récitèrent le *Te Deum*, pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il avait terminé sa vie toute sainte par une mort si édifiante. Tous les maîtres de la maison prirent part à cette perte; le principal surtout, qui la sentait mieux que personne, en fut sensiblement affligé.

Le grand nombre des écoliers ne fut informé de la mort de Décalogne qu'à la première récréation qui se passa dans les cours. A cette nouvelle, qui se répandit en un instant, tous les jeux furent interrompus, et l'on eût dit que

chacun avait perdu un frère. Les uns se promenaient en silence, d'autres s'attroupaient autour de ceux qui pouvaient leur donner quelques nouveaux détails sur une mort si touchante ; ce jour fut pour tous un jour de tristesse et de deuil, et l'impression en fut si vive, qu'elle ne s'effaça de longtemps dans l'esprit de plusieurs. Ce fut alors qu'on se répandit en éloges sur les vertus du défunt, et sur la modestie qui les lui faisait dissimuler avec tant de soin. Chacun à l'envi racontait à ses condisciples les différents traits de sa vie qui l'avaient le plus édifié. On ne faisait point difficulté de le comparer aux Ubaldin, aux Bercius, etc., et la comparaison était souvent à son avantage. Sa piété, en effet, si elle ne fut pas plus ardente que celle de ces vertueux écoliers, parut habituellement plus éclairée.

Ceux qui le traitèrent pendant sa maladie assuraient que jamais ils n'avaient vu de malades qui les eussent édifiés comme Décalogne, ni de mort si touchante que la sienne. Outre les grands sentiments de piété dont ils le virent pénétré jusqu'au dernier soupir, et qui sont, sans contredit, les marques les moins équivoques de prédestination, ils prétendaient découvrir dans le physique même de sa mort tous les symptômes

de celle d'un saint. Ils remarquèrent avec surprise qu'après une maladie violente de dix-huit jours les traits de son visage n'étaient presque point altérés ; qu'il n'avait pas eu d'agonie ; que son corps, qui, dans une fièvre putride, devait naturellement sentir le cadavre, même avant sa mort, n'exhalait aucune odeur désagréable lorsqu'on l'ensevelit, ni le lendemain quand on l'enterra.

Ses camarades alors témoignèrent le plus vif empressement à se procurer quelques-uns des petits meubles qui avaient été à son usage, regardant comme sacré tout ce qui avait touché à un corps qui avait été si constamment le temple vivant de l'Esprit-Saint. Plusieurs firent des recueils de ses actions ; d'autres célébrèrent ses louanges par des pièces de vers ; tous enfin avaient le cœur et l'imagination si remplis de leur vertueux condisciple, que pendant plusieurs jours ils ne pensaient qu'à lui, ne parlaient que de lui, ne rêvaient qu'en lui. Je fus un jour témoin d'une dispute qui s'éleva à son sujet entre deux d'entre eux. Le premier prétendait qu'il s'était opéré des miracles à sa mort ; l'autre, avouant que la chose ne lui paraissait pas hors de vraisemblance, soutenait néanmoins qu'elle n'était pas vraie, parce que,

disait-il, on en eût été mieux informé. Un troisième les accorda, en disant qu'on pouvait bien appeler miracles plusieurs conversions sensibles que l'exemple de ses vertus avait préparées et dont sa mort fut l'époque. Un écolier du collége se trouvait un jour dans un endroit où l'on faisait l'énumération des saints personnages qui ont vécu à Paris. « Vous en oubliez un, reprit le jeune homme ; c'est un de nos camarades qui s'est, je crois, assez distingué par sa vertu pour mériter de trouver place parmi ceux que vous citez. » Un autre racontait à son maître qu'il avait fait un songe bien agréable. «Je m'imaginais, disait-il, apercevoir Décalogne tout rayonnant de gloire, qui m'abordait avec un sourire gracieux ; je m'avançai moi-même à sa rencontre, et quand je fus près de lui : « Ah ! mon cher ami, me dit-il, si je pouvais répandre en ton âme une seule goutte du torrent de délices dont je suis inondé, tu ne ferais plus un pas qui ne fût pour le ciel. » Ces traits, que j'ai choisis entre une infinité d'autres semblables, montrent au moins la vive impression que sa vertu avait faite sur les esprits.

J'ai cru devoir placer ici quelques lettres qui m'ont été adressées par des personnes dignes

de foi qui ont connu parfaitement Décalogne. Elles renferment plusieurs particularités assez intéressantes pour qu'on puisse se promettre qu'on les verra avec plaisir.

Lettre d'un ecclésiastique de la maison de Sorbonne.

« La lecture de l'*Écolier vertueux* a fait la plus vive impression au grand séminaire (1); il peut, il doit être le modèle de tous ceux qui vivent en communauté. Des âmes pieuses m'estiment ici heureux d'avoir vécu avec ce jeune homme : la différence trop grande de classe empêchait que je ne fusse lié avec lui ; je lui ai cependant parlé quelquefois. Que sa conversation avait de charmes ! quelle innocente gaieté ! quelle haute connaissance des choses de Dieu ! Je n'oublierai jamais que ses exemples édifiants m'ont fait deux fois surmonter les plus violentes tentations. Une personne avancée dans les saints ordres et dans les degrés de théologie m'a avoué être redevable d'une entière conversion à la mort de Décalogne.

(1) De Saint-Sulpice.

« Voici un trait dont je fus moi-même témoin. Un enfant avait été frappé par un de ses camarades, et s'en plaignait amèrement : Décalogue s'approcha de lui, tâcha de le consoler et y réussit si bien, qu'avant la fin de la récréation cet enfant vint se jeter au cou de celui qui l'avait maltraité, en lui disant qu'il était bien fâché de l'avoir fait mettre en colère.

« Je me rappelle encore que sa mort, qui fut vraiment celle d'un prédestiné, fit une sensation extraordinaire sur les étudiants des plus hautes classes. Quatre entre autres parlaient du défunt ; l'un d'eux se détache, et court les larmes aux yeux embrasser son corps froid et inanimé.

« Vous parlez devant cent témoins ; tous pourraient se plaindre que vous n'ayez pas fait mention d'une infinité de saintes actions dont ils ont eux-mêmes connaissance ; mais votre ouvrage ne comportait pas ces détails. Vous ferez, Monsieur, de cette lettre l'usage que vous jugerez à propos ; mais j'ai cru la devoir à la vérité et à la vénération que j'ai toujours eue pour ce vertueux écolier. »

La lettre suivante est d'une personne qui me prie de ne pas la nommer ; je ne la nommerai pas, je crois cependant pouvoir dire que c'est

la même à qui Décalogne fit part des résolutions qu'il avait prises après sa première communion, et qui lui traça à ce sujet ces règles de conduite si sages que j'ai citées au commencement de la seconde partie.

« Je reçois avec bien de la reconnaissance l'ouvrage que vous avez la bonté de m'adresser : vous ne pouviez me faire de présent qui me fût plus agréable. Il m'a été aisé de reconnaître l'enfant au portrait que vous en faites. On ne saurait trop louer l'empressement général, des jeunes gens surtout, pour lire un ouvrage si édifiant et si propre à les former à la vertu. La curiosité, sans doute, en portera quelques-uns à cette lecture ; mais il faut espérer qu'un plus grand nombre se conduira par des motifs plus louables, et par le seul désir d'apprendre à se conduire sûrement dans la voie du salut. A peine votre livre me fut-il parvenu, que je le communiquai à nos pensionnaires, et je ne me lasserai jamais de les exhorter à retracer en elles les vertus de votre pieux élève. J'en ai aussi présenté un exemplaire à madame l'abbesse de ce monastère, persuadé qu'elle et ses religieuses verraient avec plaisir dans un enfant les vertus propres de leur état, l'humilité la plus profonde, la dou-

cœur, la patience, l'obéissance, le recueillement, la mortification des sens, le détachement des choses de la terre, l'amour du travail, le zèle du salut des âmes, une pureté angélique, en un mot, la piété la plus tendre et la plus constamment soutenue, car c'était, à mon avis, l'assemblage de toutes ces vertus qui formait celle de Décalogne ; et je serais fort embarrassé d'assigner celle qui l'emportait sur les autres, parce qu'il était absolument régulier en tout, et qu'on ne découvrait aucun faible dans sa conduite. Je voudrais bien, Monsieur, pouvoir contribuer en quelque chose à la plus grande perfection d'un ouvrage qui me sera toujours précieux, mais vous savez la fonction que j'exerçais près de cet enfant. Je l'ai peu connu d'ailleurs ; et le témoignage que je rends ici à l'innocence et à la sainteté de sa vie est surtout fondé sur ce que m'ont toujours dit M. Gardien et tous ceux de ses supérieurs et de ses condisciples qui ont eu l'occasion de me parler de lui. Un jour que j'allais voir un jeune homme de son quartier, je parlai à son maître, qui me dit qu'il vivait comme un ange au milieu de ses camarades ; il m'ajouta qu'il n'était occupé qu'à lui prêcher le relâchement, tant pour l'étude que pour la piété, et me pria même d'agir de

concert avec lui pour modérer cette ardeur, qu'il croyait excessive.

« J'eus cependant occasion de le voir quelquefois et de lui parler, et je puis vous dire qu'il m'a toujours édifié, et qu'une parole de sa bouche m'annonçait une vertu de son cœur. Uu jour qu'il revenait d'une composition de l'Université, M. le principal, avec qui j'étais, lui demanda s'il comptait avoir bien réussi. *O Monsieur,* lui dit-il, *j'ai bien fait ce que j'ai pu.* Cette parole n'est rien, tout autre en aurait dit autant, mais je voudrais vous peindre l'air de candeur et la manière honnête dont il la disait. C'était là ce qui me frappait le plus dans son extérieur. J'ai toujours remarqué qu'il parlait peu ; mais le peu qu'il disait charmait ceux qui l'entendaient. Voici encore un trait que je me rappelle : J'allais dire la messe à votre tribune, derrière le grand autel ; Décalogne devait me la servir. Au moment même où je m'habillais, la procession de l'Université entra dans votre chapelle. Je lui proposai de différer un instant, afin de lui procurer le plaisir innocent de voir cette cérémonie. *Je vous suis bien obligé, Monsieur,* me répondit-il, *je n'en suis pas fort curieux.* Je devais bien m'attendre à cette réponse de la part d'un enfant qui allait commu-

nier, et qui ne craignait rien tant que de ne pas apporter tout le recueillement possible à une action qui a toujours fait ses plus chères délices, et qu'il regardait comme la plus importante du christianisme.

« Je prenais un plaisir singulier à le voir dans l'église. Je me représente encore l'endroit où, dans l'attitude la plus recueillie, il repassait devant Dieu toutes ses actions, et se disposait plus particulièrement à faire l'humble aveu de ses fautes à celui qui lui tenait la place de Jésus-Christ. Il m'est venu plusieurs fois en pensée que le plus grand bruit, le plus grand tumulte qui se serait élevé alors, ne lui aurait pas fait tourner la tête ni lever les yeux. On peut juger quelles étaient les confessions qui suivaient une telle préparation. Cet enfant portait sur son visage l'empreinte de la vertu : combien de fois me suis-je dit en le voyant : O la belle âme ! le cœur innocent !

« Ç'a toujours été pour moi une douleur et une véritable affliction de ne m'être pas trouvé auprès de lui au dernier moment de sa vie : je le quittai le soir, espérant encore le revoir le lendemain; mais Dieu l'avait appelé à lui. Tout mort qu'il était, son corps exposé dans l'église inspirait encore le respect et excitait la piété

des assistants. On pouvait alors, sans craindre de blesser sa modestie, le proposer pour modèle; je l'ai fait, et personne assurément ne m'a désavoué; on le connaissait trop bien. C'est ainsi que la vertu des saints se soutient jusqu'à la fin ; et qu'après avoir triomphé de tous les obstacles elle passe sans nuages à la postérité. Décalogne fut aimé et estimé pendant sa vie de tous ceux qui l'ont connu : on le propose après sa mort comme un modèle accompli de toutes les vertus. Puissent tous les jeunes gens qui liront sa vie, et ceux surtout qui ont eu l'avantage de le connaître, s'efforcer à l'envi de faire revivre en eux ses exemples et ses vertus! »

FIN

Tours, Imprimerie Mame.

